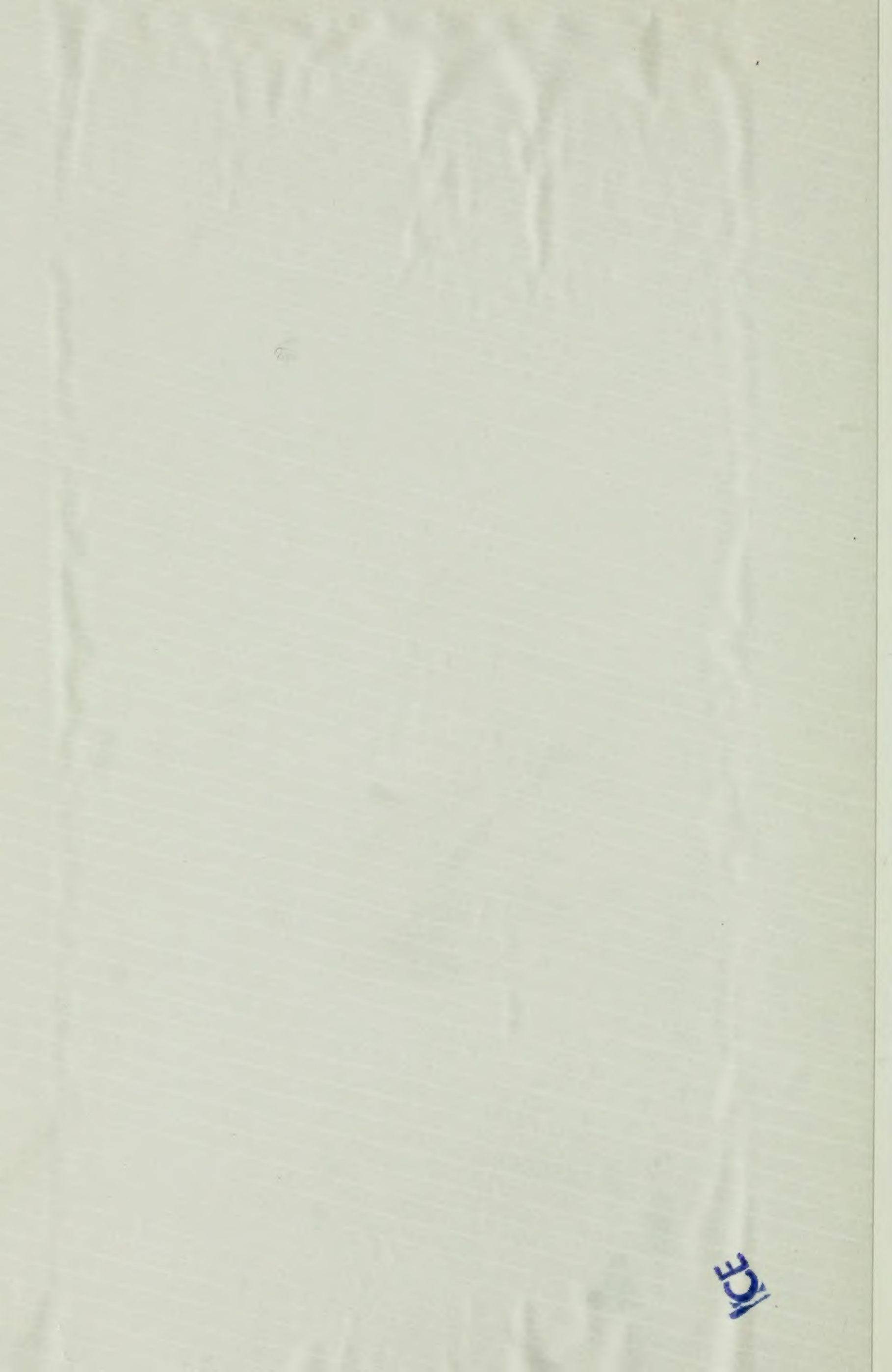


U d'/of OTTAWA
39003003503199



6-4-70

LE SCULPTEUR DE MASQUES

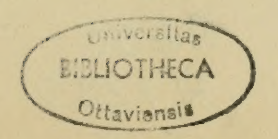
F. CROMMELYNCK

LE SCULPTEUR DE MASQUES

DRAME EN 3 ACTES EN PROSE

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
58-62, RUE COUDENBERG

1918



PERSONNAGES :

PASCAL.
LOUISON.
MAGDELEINE.
CADOR.
LE RACONTEUR.
LE MENUISIER.
SŒUR MARIE-JOSEPH.
LE PRÊTRE.
LE MÉDECIN.
DES GENS DE LA VILLE.
LA FOULE.

De nos jours en Flandre.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

C'est la boutique de Pascal, dans une vieille maison espagnole, en Flandre.

Elle est de trois marches au-dessous du niveau de la chaussée. De hautes fenêtres l'éclairent : deux de chaque côté de la porte vitrée.

Sur les tablettes, entre les volets repliés, des plantes en pots fleurissent devant les rideaux blancs.

A droite, un escalier large conduisant à l'étage, ménage une sorte d'antichambre, un coin perdu où l'on trouve une porte sur les appartements, un coffre ancien et l'horloge dans la caisse de bois sculpté.

L'établi, au milieu de la pièce, supporte entre autres choses une série de pots de cristal remplis de couleur en poudre : carmins incendiés, verts vifs, jaunes sulfureux, puis, par dégradation, tous les tons rares des métaux oxydés.

Il y a encore : un poêle en faïence contre le mur de gauche, un immense abat-jour de cuivre sous le plafond, des chaises de bois et paille ici et là, des tapis sur les meubles et, partout, des masques grotesques, terribles ou charmants.

Louison descend de l'étage. Elle porte son panier à ouvrage comme un grand nid.

Elle ouvre la porte du fond. Aussitôt, la lumière en éventail se déplie sur le sol de la boutique.

La place s'étend devant la maison. Un doux soleil d'automne et de matin ricoche sur les pavés enchâssés dans une herbe rase.

Derrière un mur de briques rouges on voit le clocher du Béguinage dans le feuillage d'octobre, et, par delà, le beffroi clair sur le ciel bleu.

Louison s'assied près de la porte. Une enclume qu'on martèle résonne régulièrement au dehors. Le tic-tac de l'horloge semble déterminer le niveau de la paix envahissante. Parfois, de gros rires au loin s'élèvent et retombent mollement, comme des pigeons bleus.

Le carillon du Béguinage fait entendre son ramage grêle.

LA VOIX D'UN MARCHAND

Paille, avoine, son, rebulet, briquette et fagot...

Un fouet claque. Les sabots d'un cheval font sonner le pavé.

Jean-Baptiste Lambin père, marchand de pommes de terre.

Le forgeron avec le menuisier passent sur la place. Les deux hommes s'arrêtent devant la boutique, malveillants et goguenards.

LE FORGERON

C'est une chose qu'il faut retenir, comprenez-vous ? « L'homme a deux yeux : un pour voir et l'autre pour regarder », comprenez-vous ?

Ils s'éloignent.

« L'homme a deux oreilles : une pour entendre...

On les entend rire.

LA VOIX DU MARCHAND (*très loin*)

Paille, avoine, son, rebulet...

LOUISON (*appelle*)

Magdeleine !

On ne répond pas. Elle appelle encore :

Magdeleine !

Même silence.

Magdeleine !

Alors Louison se lève tranquillement, va regarder dans la chambre voisine, et s'arrête au seuil, inquiète.

Magdeleine !

Elle disparaît. Presque aussitôt sa voix s'élève dans l'autre pièce.

Magdeleine ! — Eh bien ? Eh bien ? Pourquoi ne réponds-tu pas — dis — Magdeleine ? mais réponds-moi ! Magdeleine ! — Mais tu me fais peur ! Oh !... oh !... oh !... Non, n'est-ce pas ? — Non ?

La voix de Louison se fait plus angoissée.

Mais tu es folle !... qu'y a-t-il ? Magdeleine, — réponds-moi ! — Oh ! non, non, non !... Veux-tu laisser tout cela, veux-tu, — veux-tu !

On entend pleurer.

Oh ! oh ! tu pleures, — tu pleures ? Elle pleure ? Je te dis que tu es une enfant, tu entends ?... Je te dis que ce sont des enfantillages, — entends-tu ? — Oui, oui, des enfantillages ? Laisse tout cela ; viens ici, — viens ici !

LA VOIX DE MAGDELEINE (*qui pleure*)

Non... non...

La voix de Louison

Ici !... Ici !... Ici !...

La voix de Magdeleine

Non, non, je ne veux pas !

La voix de Louison

Tes mains, Magdeleine, — tes mains, — donne-moi tes mains, — je prendrai tes mains !

La voix de Magdeleine

Non... Non...

La voix de Louison

Mais ne te débats pas ainsi !... Regarde-moi !

La voix de Magdeleine

Non...

La voix de Louison

Mais tu me fais mal !... Magdeleine !... tes mains .. tes mains ! — Je vais te blesser !

On entend sangloter.

Là, là, regarde-moi..... ne pleure plus. Quelle petite fille es-tu donc ? Magdeleine, tu veux nous quitter ? oui ?... Des enfantillages, des enfantillages.....

LA VOIX DU MARCHAND (*au dehors*)

Paille, avoine, son, rebulet..... (*Claquement de fouet*) Eh! Hue!...

Louison entre de dos dans la boutique et reste au seuil. On ne voit pas encore Magdeleine.

LOUISON (*rit*)

Ah! ah! tu voulais partir? Folle, folle! tu aurais laissé les portes ouvertes, n'est-ce pas?... Maintenant je serais à courir dans la ville en criant ton nom!... Ah! ah!... J'irais du Quai-aux-Fleurs au canal Saint-Michel, n'est-ce pas? et du Rempart-Vieux à la Porte-de-l'Ecluse!... J'irais partout où l'eau passe, n'est-ce pas?... n'est-ce pas?

Mais non, tu voulais emporter tes paniers! Ah! ah! folle! — et tes rubans, folle! — et tes dentelles et tes chiffons!

Magdeleine paraît. Elle rit aussi.

LA VOIX DU MARCHAND

Jean-Baptiste Lambin père.

LOUISON (*très douce*).

Pourquoi voulais-tu nous quitter? — Magdeleine? Tu ne diras rien?... Magdeleine? — Tu ne veux rien dire?

Magdeleine ne répond pas.

C'est à cause de Pascal?

Silence.

C'est à cause de Pascal?

Elle rit.

Je le savais!... des enfantillages.....

Puis, très bas.

Qu'a-t-il fait?

MAGDELEINE

Il ne m'aime pas.

Louison rit.

Il ne m'aime pas! Il paraît indifférent devant toi. Mais dès que nous sommes ensemble il devient maigre et méchant.

Louison rit plus fort.

Maigre, oui! — maigre! — et méchant, oui! on dirait vraiment qu'il veut me faire peur en montrant sa carcasse!

Oh! ne ris pas ainsi, tu me fais rire!

LOUISON

Qu'a-t-il dit?

MAGDELEINE

Rien, rien, je partirai.

LOUISON

Mais qu'a-t-il fait?

Elle va s'asseoir près de la porte.

MAGDELEINE

Je lui dis..... (*Elle rit.*) Ah! non, non, c'est ta faute. Je ne puis plus y penser sans rire! — Je lui dis « Tu as

l'air triste ». Il me répond : « ni triste, ni gai; c'est la jeunesse qui s'en va, une jambe derrière l'autre ». Est-ce raisonnable?..... Je ris, et voilà qu'il se fâche et crie : « C'est amusant, n'est-ce pas? de me voir grignotter mon cœur — comme une femme?

Elle rit. Louison ne rit plus.

LOUISON

Ah! il a dit cela?...

MAGDELEINE

Est-ce raisonnable, je te le demande?... Alors comme j'avais envie de pleurer, il vient prendre ma main et dit doucement : « Petite fille, quand j'irai à la foire je te rapporterai une belle poupée; poupée toi-même, tu lui feras des robes! »

LOUISON

Des enfantillages.....

MAGDELEINE

Non, non, tu ne sais pas comme il disait cela!

Elle va à l'établi où elle peindra minutieusement des masques de bois.

LOUISON

N'en parlons plus!..... (*Elle regarde au dehors.*) C'est extraordinaire, il y a des arbres qui sont en fleurs!... Et des rues qui sont claires!...

MAGDELEINE *(pour elle-même)*

Il ne m'aime pas.

LOUISON

Ne dirait-on pas que demain est dimanche et que les servantes ont lavé les trottoirs — Magdeleine ? — et que le cortège va sortir ?

Elle fredonne :

C'est Petit-Jean
Le géant
Et Marie.

..... le grand cheval de carton et les cavaliers en manteau rouge. C'est un beau temps pour déployer des étendards.

Silence.

Si tu veux nous irons au lac, tout à l'heure.

MAGDELEINE

Je suis lasse, lasse, lasse.....

LOUISON

Nous serions seules sur le pont, toutes seules — avec notre ombre dans le soleil. Ce matin le petit vent doit faire chanter les peupliers et danser les feuilles mortes sur le rempart. C'est joli à regarder..... tu ne veux pas? C'est dommage.....

LA VOIX D'UN PASSANT

Bonjour...

LOUISON

Bonjour !

Court silence. Et comme le sang afflue au cœur tout le silence s'assemble autour de l'horloge qui bat.

Te souviens-tu du jour que j'y suis allée avec Pascal pour la première fois ? C'est un beau jour dans ma vie..... Te souviens-tu comme il avait plu ?... Et vers le soir le ciel s'est déchiré au milieu et nous avons vu des nuages de toutes les couleurs tomber derrière la ville. Tu te souviens ? Et le ciel est devenu bleu, bleu, oh ! bleu !..... *(Elle rit nerveusement.)* Oui, c'est ce jour-là.

Des gamins dépenaillés se sont groupés sur la place. Ils font des gestes d'appel à d'autres enfants qui accourent. Ils sont quatre, puis cinq, puis sept, tous grimaçant vers la boutique. Louison ne les voit pas. Ils s'approchent, l'un poussant l'autre, effrontés et peureux. Et quand ils sont devant la porte ils poussent ensemble des cris aigus.

LES ENFANTS (*au dehors*)

Aha !... Hou !... Hou !...

Fuite

Louison lève la tête. La meute criarde se disperse.

LOUISON

Nous étions assis sur le banc, devant l'eau, « l'eau d'amour », oui... Nous bavardions... Je n'ai pas su que la nuit descendait et, quand j'ai levé la tête, j'ai vu tout à coup, toutes ensemble, toutes les étoiles !... J'ai eu peur, je me suis accrochée à Pascal et j'ai pleuré. (*Elle rit.*) Quelle enfant !

LES ENFANTS (*au dehors*)

Aha! Hou!... Hou!...

Fuite.

LOUISON

(*Elle reprend.*) Et lui m'a regardée alors... Il m'a fait plus peur encore et il était très beau. (*Elle rit, par pudeur.*) Mais oui, il était très beau.

LES ENFANTS (*au dehors*)

Hou!... Hou!...

LOUISON

Mais pourquoi crient-ils ainsi?

MAGDELEINE

On dit que tu vas souvent au lac, trop souvent. Ce matin j'ai rencontré Léonie : « Et votre sœur? Et votre sœur?... Votre sœur est toujours heureuse! oui... Tant mieux, n'est-ce pas? On ne lui souhaite pas le mal... Ah! j'oubliais!... J'ai vu votre sœur et l'artiste près du rempart. Ils passaient dans l'ombre des arbres, et ils s'embrassaient, ils s'embrassaient, — Jésus-Maria! — comme s'ils n'étaient pas mariés!

Rires.

Mais des sabots sonnent clair sur le pavé de la Place. Et Cador paraît... Il est maigre et long, souple et sautillant. Il rit sans bruit et parle presque bas.

CADOR

Oh ! oh ! l'éclusier s'est battu avec un haleur. Ils ont roulé sur la berge comme deux quilles. Le haleur frappait à tour de bras et l'autre avait du sang partout. Alors il a dit, — oh ! oh ! — il a dit : « Tapez, sans-cœur ! Arrachez la chair, démon !... mais ne déchirez pas ma culotte, je suis si pauvre » oh !... Et sa femme appelait en levant les bras : « Ah ! Ah !... Venez vite ! Le bon petit sujet est mort, Dieu de Dieu !... »

Il dit gravement : Salut.

LOUISON ET MAGDELEINE

Bonjour Cador.

CADOR (*après des regards inquiets autour de lui*)

Voulez-vous des petits oiseaux pour mettre à la broche ?

MAGDELEINE

Non, merci.

CADOR (*étonné*)

Non ?...

Il va s'asseoir sur l'escalier et dépouille une branche qu'il tenait à la main.

Je reviens de la campagne avec Capétius, mon ami, le fils du sonneur. Quelle lumière sur les champs !... C'est une bonne journée, l'air est léger, léger, ah !...

Voulez-vous des grenouilles pelées ?

LOUISON (*rit*)

Non, non...

CADOR

C'est le mois de l'amour; j'irai battre les roseaux cette nuit. Non? Voulez-vous des pommes de pin pour allumer le feu?

LOUISON

Mais non...

CADOR (*rit*)

Nous avons dansé dans le canal, Capétius et moi, — tout nus au soleil... oh! oh! c'est bon ça...

LES ENFANTS (*au dehors*)

Hou!... Hou!... Aha!...

MAGDELEINE

Mais pourquoi crient-ils ainsi?

Fuite éperdue.

CADOR (*après une vaine méditation, baisse la tête*)

Oui... (*Il effeuille sa lourde branche.*) Voulez-vous des fougères pour mettre en pot?... Non?... Voulez-vous des champignons?...

MAGDELEINE

Non, non, non...

CADOR

Achetez-moi un écureuil, je vous ferai une petite cage qui tourne. Non? Qu'est-ce que vous voulez, alors?

MAGDELEINE

Vous êtes fou !

CADOR

Achetez-moi des vers pour aller à la pêche.

Le menuisier entre, petit et robuste, tranquille et pesant. Ses yeux paraissent beaucoup trop grands derrière ses lunettes rondes. Il est mal rasé et semble avoir le bas du visage recouvert d'une couche de plâtre frais. Sa bouche pincée ne s'ouvre que pour un rire immobile qui découvre des dents pointues. Les mains velues balancées au bout des bras courts, ne se ferment jamais. Il traîne les pieds et parle d'une voix sans couleur.

LE MENUISIER

Bonjour

Silence hostile.

MAGDELEINE

Vous êtes paresseux, Cador, vous aurez froid l'hiver.

LE MENUISIER

Bonjour.

Silence.

CADOR

Je pousserai la cloche dans le clocher, pour me donner chaud. Vous êtes montée dans la tour de Saint-Sauveur ?... Non ?... (*Il se lève.*) C'est un grenier — et un grenier sur l'autre, — et encore un grenier, — avec

des mâts, des cordes et des échelles qui plient — et toute la ville par les trous du plancher ! Il y a là-dedans une cloche qui parle toute seule, comme le vieux Cazou. C'est vrai...

LE MENUISIER (*à Louison*)

Votre mari n'est pas là ?

Silence.

Votre mari n'est pas là ?

LOUISON (*froidement*)

Il travaille.

LE MENUISIER (*pesant*)

Bon.

Il s'arrête devant une fenêtre. Et le voici, debout, les jambes écartées, les mains au dos, si épais et paisible qu'on le croirait assis.

CADOR (*fouette l'air de sa branche dénudée*)

Voilà pour battre les roseaux !

LE MENUISIER (*à part*)

Vagabond !

Tout à coup Cador s'arrête devant les masques qui ornent les murs. Il rit si fort que Louison et Magdeleine se retournent.

CADOR

Oh ! oh ! Celui-ci, c'est le potier du quai de la Main Noire !

MAGDELEINE

Mais non...

CADOR

C'est lui, oui. Celui-là était tellement saoûl en suivant la procession qu'il éteignait son cierge avec le vent de son nez!

Devant un autre masque.

Ici c'est la petite Pauline qui pleure quand je l'embrasse et qui dit « Mon Dieu!... mon Dieu!... » C'est elle, oui!... Et voici Ochs, le vieux Ochs, si avare qu'il a peur de ses deux mains!... C'est lui!...

Quelqu'un passe. On entend.

UNE VOIX

Bonjour.....

CADOR (*crie*)

Salut! *et continue :*

Nous l'avons tourmenté pendant une semaine. Le premier jour nous avons lancé des pierres dans ses vitres, pour qu'il gèle. Le second jour nous avons attaché un chat maigre à sa sonnette, pour l'empêcher de dormir. Le lendemain nous avons bouché la cheminée près du toit.... oh! oh!..... on l'entendait tousser et cracher!.....

Le lendemain..... Enfin le septième jour nous avons brûlé le maigre chat vivant sur un feu de branches, devant la porte, pour chasser les mauvais esprits!... Amen.

A Magdeleine bas.

Voulez-vous un lapin sauvage? Non?... Alors, bonsoir.

Il sort comme il est venu, alerte et indifférent. On l'entend chanter.

Un collier bleu, des cailloux du ruisseau
Oh!... oh!... oh!... oh!
Et dix chansons sur mes pipeaux.

Le menuisier le regarde partir.

LE MENUISIER (*se signe*)

« Miserere » (*Il crache à terre et conclut.*)
Vermine !

Magdeleine et Louison rient encore.

LE MENUISIER (*vaguement inquiet*)

Pourquoi riez-vous ?

Silence.

Vous n'aimez pas à me voir ?... on le dit, oui.....

Silence. Il s'arrête devant Louison, poings aux hanches.

Je suis allé chez l'oiseleur, ce matin.

Silence.

J'ai vu les sabots de sa fille..... Votre mari a sculpté des fleurs dans le bois, oui.....

Silence.

Ils sont beaux.

On entend la voix de Pascal à l'étage.

Un collier bleu, des cailloux du ruisseau.....

LE MENUISIER (*rit*)

Si la fille de l'oiseleur fait claquer ses sabots chaque fois qu'elle ira chez le diable, nous serons sourds avant Pâques !

Il grimace, se signe :

« Miserere » *et conclut*

Vermine !

Il vient à l'établi et aperçoit une autre paire de sabots. Il les examine.

Voilà encore des sabots!

Silence.

A qui sont-ils?

Silence.

Bon.

Il regarde autour de lui et se dirige vers laporte.

Quel drôle de métier!..... Lui, il fait des masques, et moi je fais des cercueils..... (*Il rit.*)
Nous sommes voisins.

A la porte.

Bon..... Je reviendrai.

Il sort et s'éloigne, ses sabots rabotant le pavé. Magdeleine se lève peu après et va s'asseoir sur le coffre, derrière l'escalier.

MAGDELEINE (*à mi-voix*)

Oh!... je suis lasse, lasse!..... *(à Louison)*... A quoi penses-tu?

Louison sourit, lève la tête et vient rejoindre sa sœur.

LOUISON

Je pense..... je pense... — Sais-tu quand Pascal m'a prise dans ses bras pour la première fois?

Magdeleine ne répond pas.

Je suis un peu folle n'est-ce pas?
C'était au crépuscule, sous la porte Sainte Croix. La ville était bleue, devant nous — toute la ville, avec ses tours et ses arbres dans l'ouverture de la porte.

J'avais respiré l'odeur des foins chauffés, dans la campagne. J'étais couverte de poussière rouge après des chemins et des chemins.

Pascal descend de l'étage, sans être vu.

Il s'arrête au haut de l'escalier et regarde et écoute Louison et Magdeleine en souriant.

Nous ne parlions plus depuis longtemps..... La ville était bleue.....

MAGDELEINE

Que tu es nerveuse aujourd'hui !

LOUISON (*rit et se lève*)

Il m'a prise dans ses bras !... C'est tout !

PASCAL

C'est tout !... on ne peut pas dire autrement !

Il descend rapidement dans la boutique. Les deux femmes l'admirent en silence.

Ce matin le vent revient de Hollande par les canaux. Je suis certain qu'on aperçoit la mer du haut du Beffroi.

Il chantonne.

J'avais donné deux bouquets de roseaux
Oh !... oh !... oh !... oh !

Il rit.

Cador est parti ! C'est dommage, j'aurais voulu le voir — le voir pour le voir !

Il est à la porte. Il regarde au dehors.

Je suis content !... La ville est en or comme une proue de navire.

Il se retourne. A Louison et à Magdeleine :

Voilà, j'y ai pensé!... Je me suis dit « Les hommes sont malheureux parce qu'ils ne s'étonnent plus ».

Maintenant j'écrirai des légendes derrière mes masques. Je leur raconterai des histoires et comme les enfants, ils demanderont : « Et alors ?... Et alors ?

(*Il retourne à la porte.*)

Je voudrais être chasseur pour courir comme un fou dans les buissons et faire craquer les branches! J'ai pensé à cela tout à coup!... Il doit y avoir une odeur d'huile de lin dans les bois — les fênes tombent — une odeur de résine et de feuilles brûlées!... oui...

Il revient près des deux femmes, se plante devant elles, parade.

Je voudrais aussi ressembler à Cador; avoir une plume de coq au bonnet!

Il rit, tend les mains à Louison qui se lève aussitôt, se hausse, l'embrasse, tandis que Magdeleine demeure sur le coffre à le regarder.

LOUISON (*maternelle*).

Enfant!... Enfant!...

Et tout à coup il y a une détente. Les deux femmes parlent très vite, en même temps, comme deux enfants.

MAGDELEINE et LOUISON

Des étrangers sont venus — Oui — Le menuisier aussi est venu — Et Léonie — Il voulait te voir — Je l'avais déjà rencontrée — J'ai dit... Oui — Sur le rempart.

Elles s'arrêtent net et rient. Pascal entre elles paraît soucieux tout à coup.

LOUISON

Moi je sors... Je vais jusqu'au lac. J'ai besoin de courir ce matin...

PASCAL

L'oiseleur m'a promis un oiseau pour me payer des sabots de sa fille. Tu le rapporteras, si tu veux.

LOUISON (*accrochée à lui*)

Oui...

Le médecin s'arrête au seuil. Maigre et jaune, il est d'une gravité comique sous le chapeau haut et la redingote pincée. Il sourit mal et balance la tête comme un étrange pantin.

LE MÉDECIN

Bonjour !

Pascal bondit, fait le pitre.

PASCAL

Non ! non ! Ne vous arrêtez pas devant ma maison ! Ici, c'est le carnaval !

Le médecin semble ne pas entendre. Il salue Louison de loin, souriant et balançant la tête.

LE MÉDECIN

Bonjour.

PASCAL (*joyeux*)

Bonjour, bonjour. Nous n'avons pas besoin de vous. Allez !... Nous sommes comme l'herbe entre les pavés

de la Place : de la pluie, du vent et du soleil : — pas de jardinier ! — ça pousse tout de même sous le pied des chevaux, la mauvaise herbe... Salut.

Il se retourne vers Magdeleine.

N'est-ce pas ? Magdeleine, petite Magda...

Il y a toujours dans sa façon de regarder Magdeleine une sorte d'étonnement et de curiosité.

LE MÉDECIN (*salue Magdeleine*)

Bonjour...

Des gens de la ville paraissent derrière le médecin et poussent vers la boutique des têtes curieuses.

PASCAL (*de mauvaise humeur*)

Là, là ! voyez, je vous l'avais dit ; ne vous arrêtez pas devant ma maison !... Les voici tous derrière vous comme de mauvais glaneurs !

Les gens disparaissent aussitôt, glissant, dirait-on. Le médecin n'a pas cessé de sourire.

LE MÉDECIN (*salue*)

Bonjour...

Il sourit, s'éloigne, son corps grêle balance mollement.

PASCAL (*le suit sur la place et crie jovial*)

Adieu ! Dites à vos malades que je les guérirai ! Je leur montrerai des choses qu'ils n'ont jamais vues... le tambour du garde-champêtre et l'escabeau de la ser-

vante !... Adieu !... Je leur montrerai des choses inventées par des hommes qui étaient des hommes, — et la vie leur reviendra ! Adieu...

Il rentre, ferme la porte, paraît soucieux tout à coup.

MAGDELEINE (*souriant*)

Ils s'arrêtent l'un après l'autre devant la porte comme des marionnettes dans un petit théâtre « Elles font, font, font...

Pascal a le visage mobile comme un visage d'acteur. Parfois pourtant toute impression s'en efface comme sous un attouchement, et alors, derrière ses traits gelés, ses yeux gelés, on devine sa pensée fixe, lointaine et presque inaccessible.

Magdeleine le voit ainsi, s'arrête, et demande :

Qu'y a-t-il ?

PASCAL (*sursaute, sourit*)

Rien.

LOUISON

Je vais chez l'oiseleur.

PASCAL

Oui.

Louison passe dans la chambre voisine.

MAGDELEINE

Je ne t'accompagne pas.

(*La voix de Louison dans la chambre voisine*).

Non, non...

MAGDELEINE

Je suis trop lasse...

PASCAL (*rit*)

J'accrocherai sa cage à l'escalier. Il chantera pour toi, et pour moi.

Il devient grave.

Si nous avions conservé notre instinct depuis que le monde est monde, les femmes grasses ne diraient pas : Hou !... Hou !... J'ai envie de manger des fruits gâtés, de bons petits fruits pourris ! » Elles diraient « je veux que mon enfant ait deux yeux derrière la tête et deux ailes aux épaules ! » Et le petit aurait des yeux en plus dans les cheveux et des plumes près des bras.

Il rit d'une manière bouffonne.

Ce serait un joli enfant !

Il est à la porte.

Ce soleil me rend fou Je voudrais ressembler à Cador !

MAGDELEINE (*long silence, est accoudée à l'établi tenant un masque à deux mains*)

C'est Amadeï, celui-ci?

Il ne répond pas. Quelqu'un passe au dehors. On entend une voix.

Bonjour.

PASCAL (*sur le seuil*)

Bonjour... — Les marronniers du quai refleurissent comme en avril.

Louison reparaît, vêtue pour la promenade. Elle va embrasser Magdeleine. Elle est très joyeuse.

LOUISON

Au revoir.

Elle rejoint Pascal et l'embrasse.

MAGDELEINE

Au revoir.

LOUISON

Au revoir. J'ai besoin de courir dans le vert..... — Je passerai chez l'oiseleur.

Elle disparaît. On entend sa voix.

Quelle lumière! C'est comme au bord de la mer.

PASCAL (*crie*)

Qu'il me donne un oiseau vert!

On entend rire Louison, déjà loin. Pascal reste sur le seuil un instant, se retourne, regarde Magdeleine longuement, puis descend dans la boutique après avoir refermé la porte. Long silence.

MAGDELEINE (*toujours accoudée*)

Amadeï appelait les filles au bois?

Il ne répond pas. Il s'est arrêté devant les fleurs qui ornent les fenêtres. Il en respire l'odeur.

..... Et alors?

PASCAL (*presque sèchement*)

Alors, elles entraient dans l'ombre des arbres pour le rencontrer.

MAGDELEINE (*angoissée*)

Qu'y a-t-il?

PASCAL (*hausse les épaules et répond sèchement*)

Rien, rien, il n'y a rien! (*Et presque agressif.*) Qu'y aurait-il?

MAGDELEINE (*prête à pleurer*)

Je ne sais pas.....

Court silence. Elle surmonte sa peine.

« Pour le rencontrer ». Et alors?

PASCAL (*s'efforçant*)

Alors? Il se cachait dans le feuillage, traversait des clairières, roulait dans les vallées.....

Il s'arrête encore, tourmenté.

MAGDELEINE (*péniblement*)

Et puis?.....

Pascal se redresse, fait un grand geste et achève, joyeusement.

PASCAL

Les filles ne le voyaient jamais et le poursuivaient.....

Il rit franchement.

Elles le poursuivent encore!

Magdeleine, posant le masque, se redresse à son tour.

MAGDELEINE

C'est tout?

PASCAL

Oui..... Tu t'amuses de ces choses comme un enfant!

Il lui tend les mains. Elle lui donne les siennes.

MAGDELEINE (*rit*)

Comme Cador!

Et maintenant, les mains dans les mains, leur corps un peu penché en arrière, ils se regardent en souriant. On croirait qu'ils vont jouer.

Il l'attire un peu à lui, en baissant les bras. Ils jouent vraiment, mais leur visage en se rapprochant devient plus grave.

MAGDELEINE (*sourit encore*)

Que faites-vous? (*Puis elle rit.*) Oh! vous êtes drôle!.....

Il ne répond pas et l'attire toujours. Elle ne comprend pas.

Que faites-vous?

Et tandis qu'il se penche davantage vers elle, elle rejette le corps en arrière davantage. Elle tremble. Ils sont étroitement serrés maintenant.

Que faites-vous?

Et tout à coup Pascal attire Magdeleine violemment. Il l'embrasse, la tête dans sa chevelure. Magdeleine s'épouvante.

Que faites-vous? Mais que faites-vous?.....

Elle comprend soudain. Posant ses deux mains sur les épaules de Pascal, elle le repousse de toute sa force, s'arrache de lui.

MAGDELEINE (*livide*)

Oh!..... oh!..... oh!..... oh!.....

Elle recule très vite vers le coin de droite, épouvantée. Il fait un geste pour la retenir. Mais elle traverse la boutique sans cesser de le regarder, court enfin jusqu'au haut de l'escalier, et disparaît. Elle sanglotte.

Pascal se retourne, à un cri.

PASCAL

Magdeleine!

Il s'arrête aussitôt. Il semble méditer profondément. Long, long, long silence. Enfin il fait un pas, un pas encore..... Et après une dernière hésitation il va au bas de l'escalier, appelle impérieusement.

Magdeleine!..... Magdeleine!..... Descends immédiatement!..... Magdeleine!..... Entends-tu?

Elle ne répond pas. Il demeure au bas de l'escalier, attend, hésite encore, appelle, supplie presque :

Magdeleine, descends!..... Dis, Magdeleine!..... Magdeleine!

Au moment où il va s'élancer on frappe à la porte, nettement. Pascal se domine et crie :

Entrez.

La porte ne s'ouvre pas. Il s'impatiente.

Eh ! entrez donc !

La porte ne s'ouvre pas. Pascal, furieux, bondit, ouvre et se trouve devant le menuisier.

Ah ! C'est vous ?

LE MENUISIER (*entre sournois, observant tout*)

Oui. Bonjour.

Il sourit affreusement.

PASCAL (*froidement*)

Bonjour. Je travaillais.

LE MENUISIER (*tranquillement*)

Moi aussi. (*Il rit.*) Je travaille pour la douleur et vous travaillez pour la joie, oui.....

Il ouvre ses yeux ronds, montre ses dents pointues, ôte sa toque.

Mais nous sommes voisins.....

Il rit encore.

Oui, et ceux qui viennent chez vous viendront aussi chez moi.

PASCAL (*agacé*)

Oui, oui, que me voulez-vous ?

Magdeleine paraît au haut de l'escalier. Elle a pleuré. Rassurée par la présence du menuisier, elle descend lentement.

LE MENUISIER

Vous n'aimez pas à me voir ?

Mais Pascal a vu Magdeleine. Il semble joyeux tout à coup.

PASCAL

Moi ?... Non ! qui parle de cela ?

L'un près de l'autre les deux hommes regardent Magdeleine.

LE MENUISIER (*pesant*)

On le dit... On le dit...

PASCAL

Mais non ! Mais non ! Je suis très content...

(*Il rit nerveusement.*)

LE MENUISIER (*salue Magdeleine*)

Bonjour.

Elle ne répond pas et tourne le dos.

Bon...

A Pascal : Je suis déjà venu...

Voilà. J'ai un cadre de bois dans ma boutique.

PASCAL (*distrait*)

Oui...

LE MENUISIER

Je voudrais avoir des fleurs sculptées aux quatre coins...

PASCAL

Oui...

LE MENUISIER

Comme sur les sabots de l'oiseleur.

PASCAL

Oui...

LE MENUISIER

Je vous apporterai le cadre ?

PASCAL

Oui...

LE MENUISIER

Bon. Merci...

Il remet sa toque, se dispose à partir. Pascal, qui n'a pas cessé de regarder Magdeleine, semble s'éveiller tout à coup.

PASCAL

Oui, oui, c'est bien, apportez votre cadre. Au revoir.

Le menuisier s'arrête sur le seuil, regarde Pascal et rit.

LE MENUISIER

C'est bien trouvé... Ce matin, le forgeron m'a dit en regardant votre maison... (c'est bien trouvé). Il m'a dit : « L'homme a deux yeux, un pour voir et l'autre pour regarder. L'homme a deux oreilles, — (c'est cela) — une pour entendre et l'autre pour écouter. L'homme a deux femmes, une pour dormir et l'autre pour coucher. » (*Il rit.*) C'est bien trouvé.

PASCAL *(bondit, ébahi).*

Hein ?... quoi ?...

Il demande à Magdeleine qui tremble, comme s'il ne comprenait pas :

Que dit-il ?

Il va au menuisier, lui saisit le bras.

Que dites-vous ?

LE MENUISIER (*sans cesser de sourire*).

Le forgeron...

Pascal devient furieux. Il secoue le bras du menuisier violemment.

PASCAL

Pourquoi ?... Pourquoi, pourquoi dites-vous cela ??

Il a un hoquet de dégoût.

Ah ! Gredin !

LE MENUISIER

Eh ! là... eh là !...

Il lâche le bras du menuisier et arpente la boutique, hargneux, les mains aux poches.

PASCAL

Tailleur pour morts et pour vivants ! Ah ! ceux que vous habillez sont bien vêtus !... « une pour dormir et l'autre pour coucher ! » On les voit venir de loin ! on fait le signe de la croix quand ils passent, morts ou vivants ! « C'est bien trouvé. »

LE MENUISIER (*sort et s'éloigne*)

Bon... bon...

On entend ses sabots raboter les pavés de la place. Pascal ferme la porte.

PASCAL

Bon siffleur ! Quand il siffle, toutes les bêtes à venin sortent des trous pour l'entendre !

Il traverse la chambre plusieurs fois.

Gredin !

Il s'apaise peu à peu, rit nerveusement.

Oui, oui, c'est ingénieux !...

Il murmure encore.

Canaille !...

Il regarde Magdeleine, soupire. Il s'approche d'elle et lui parle presque gaîment.

Ah ! tu es revenue, Magdeleine ?... Tu as eu peur, oui, n'est-ce pas ? Je te demande pardon...

Magdeleine ne répond pas. Elle longe le mur, les épaules serrées. Il la suit :

Mais quoi ? Je suis heureux ! Je joue à la prendre dans mes bras et voici qu'elle s'enfuit en pleurant comme si j'allais lui couper les cheveux ! (*Il rit*) Magdeleine !...

MAGDELEINE (*à mi-voix*)

Je partirai...

PASCAL (*apitoyé*)

Oh ! non, tu ne partiras pas.

Il rit doucement.

Là !... nous n'en parlerons plus... Est-elle vite effarouchée !... C'était un jeu, un jeu, je t'assure... Ne crains rien... Tu vois, je suis très gai, maintenant...

MAGDELEINE (*sans détourner la tête*)

Je partirai...

PASCAL (*désolé*)

Mais non, mais non, je te dis que nous n'en parlerons plus...

Il blémit.

C'était un jeu.

MAGDELEINE

Je partirai ..

Elle n'a pas le temps d'achever. Il a bondi et l'enserre fortement. Il parle vite et bas, avec sauvagerie, presque avec fureur.

PASCAL

Pourquoi répètes-tu ces deux mots, comme si tu ne savais que ces deux mots ! Comme si ces deux mots allaient t'ouvrir des portes dans le mur ! Non, tu ne partiras pas ?

Magdeleine, raidie, ne se défend plus. Elle est blême et ses lèvres tremblent comme d'un grand froid.

PASCAL (*la regarde, étonné, désolé*)

Oh ! tu trembles, tu trembles, comme tu trembles...

Il la laisse aller, ne gardant d'elle qu'une main qui glisse doucement. Elle, toute droite, la tête haute, va au coffre où elle s'assied.

Pascal remonte vers la porte du fond, les mains crispées au dos. Quand il se retourne, il paraît apaisé.

Il descend vers Magdeleine, prend sur le coffre un coussin qu'il jette à terre et se laisse tomber tout contre elle.

PASCAL (*long silence, sourdement, passionnément*)

Tu dois comprendre !... Magdeleine ! Magdeleine !... *Il balbutie.* Comprendre quoi ?... Je suis un être plein de tristesse et de folie, Magdeleine !... C'est à cause de tes yeux, si bleus, si bleus...

Magdeleine a un long sanglot. Il divague.

Oui, pleure, pleure, Magdeleine, comme la pluie, Magdeleine, comme la pluie sur les feuilles...

Elle ne cesse de regarder la porte. Elle a peur de voir entrer Louison. Mais elle reste droite comme une statue.

A quinze ans, tu avais la bouche trop rouge et les yeux trop bleus. Je te vois, je t'assure que je te vois, tu étais déjà tout entière comme une gerbe de blés, avec ses pavots et ses bleuets ! Magdeleine.

La porte s'ouvre et Louison paraît. Elle tient à la main la petite cage de bois qui emprisonne l'oiseau. Magdeleine ne fait pas un geste. Pascal parle encore.

Tout ce qui est beau et vivant est à moi. J'étouffe d'envie et de colère quand on me refuse ce qui est beau et vivant. Comprends-tu ?

Louison les a vus et n'a pas compris. Elle a posé la cage sur une chaise, près de la porte ; elle est venue vers eux en souriant, et, tout à coup, elle lève la tête comme si elle étouffait, pousse un petit cri plaintif et s'effondre au milieu de la pièce.

MAGDELEINE (*se dresse, épouvantée*)

Pascal !...

Il lève la tête. Elle lui montre du doigt sa sœur inanimée.

Là !...

PASCAL (*bondit. Il crie comme un fou*) (1) *

Mais c'est Louison !... C'est Louison ! je te dis que c'est elle !

MAGDELEINE (*debout près du coffre, claque des dents, et répète inlassablement*)

Louison... Louison... Louison... Louison ..

(*On entend la voix de Cador au dehors*)

« Mais pour mon baiser, l'étrangère,
Donne aujourd'hui deux pater, trois credos,
Oh ! oh ! oh ! — oh ! oh ! oh ! —

PASCAL (*fou*)

Mais d'où vient-elle ? Mais où était-elle ? Un médecin ! aidez-moi ! Mais comment est-elle ici ? Tu claques des dents toi ? Aide-moi ! Tu as froid ? Un médecin ! Mais d'où vient-elle ?

CADOR (*paraît sur la place, entend des cris, accourt*)

Qu'est-ce que c'est ? J'arrive de l'église, je n'ai rien vu.

PASCAL

C'est Louison ! ouvrez les fenêtres ! Il faut un médecin. Ah ! malheur de malheur !

CADOR (*ouvre les fenêtres et crie*)

Un médecin.

Des gens se précipitent, envahissent la boutique, aident Pascal à porter Louison sur le coffre. Magdeleine court de droite et de gauche, sans raison.

(1) Du signe * au signe ** : *Tumulte. Tous les personnages parlent à la fois.*

Magdeleine

Louison... Louison... Louison... Louison...

Cador

Je ne sais rien... Elle a peut-être glissé.

Des Voix

Qu'y a-t-il ? — on ne sait pas. — C'est arrivé tout à coup. — Elle était si gaie, tout à l'heure. — Elle est passée devant ma maison et m'a crié « Bonjour... La petite Julia est toujours jolie ? » On ne sait pas. — Elle avait une petite cage à la main.

Pascal

Un médecin !

Cador

Elle n'a peut-être pas mal ?

Pascal

Ouvrez les fenêtres !

Cador

Elles sont ouvertes.

Des Voix

Je l'ai vue aussi. — Elle n'avait pas l'air malade. — Qu'y a-t-il ? — Elle est morte ?...

PASCAL (*hors de lui*)

Morte !... morte !... Vous êtes fous ! Ne restez pas là ! morte !... Allez-vous-en !

MAGDELEINE (*monotone*)

Louison... Louison... Louison...

DES VOIX

Qu'y a-t-il ? La femme du bourgmestre est tombée comme ça, dans la rue — On ne sait pas ! Allez donc chercher de l'eau — De l'eau, de l'eau, c'est certain — ne la couchez pas ! — De l'eau.

Louison revient à elle peu à peu.

PASCAL

Louison... Louison... (*Puis à la foule, délivré.*) Ah ! Elle ouvre les yeux ! Ne vous inquiétez pas... (*Il appelle doucement.*) Louison... (*aux gens de la ville*) Vous êtes bien bons, merci...

CADOR (*pirouette*)

Elle n'a rien !... Je le savais !...

DES VOIX

Un étourdissement. — Maintenant, la femme du bourgmestre est comme une enfant, oui... — Elle ouvre les yeux. — Partons. — Elle n'a rien. — Ne restons pas ici. — C'est fini...

MAGDELEINE (*monotone*) **

Louison... Louison... Louison...

Louison regarde autour d'elle sans comprendre, promène sur le visage de Pascal des doigts d'aveugle.

La foule allait sortîr. Mais une exclamation de Cador la retient. Il vient d'apercevoir l'oiseau dans sa cage. Il pousse un cri d'émerveillement.

CADOR

Oh ! un oiseau !...

(*Rires.*) *Cador répète à voix basse.* Un oiseau !...

Après le tumulte, c'est presque le silence. Cador et Pascal parlent ensemble, mais on les entend distinctement.

PASCAL (*agenouillé*)

C'est moi, Louison... Regarde-moi, réponds-moi...

MAGDELEINE (*toute droite*)

Louison... Louison...

PASCAL (*à voix basse*)

Mon enfant, ma petite fille, je suis là... Réponds-moi, je t'en supplie... Tes mains sont glacées... Parle-moi... Pourquoi es-tu malade?... ma petite fille, mon enfant... oh ! réveille-toi...

Et Cador avance à pas comptés vers la cage. Il s'accroupit, rit comme un enfant surpris. Les gens l'entourent.

CADOR

Oh ! oh !... il est joli, celui-là. Salut !... Salut !... Je lui apprendrai à chanter. Bonjour, monsieur oiseau. Oh ! oh ! *Rires.*

Regardez, il bouge, il me connaît bien. Salut !... Je n'ai pas vu d'oiseau vert dans les bois !... attends, monsieur oiseau... oh ! je vais le prendre un peu dans ma main. Ici...

Il se relève, tenant l'oiseau. On l'entoure de plus près. Rires.

DES VOIX

Vert, vert, vert.

CADOR (*rit*)

Oh ! oh ! ça remue... Tu as froid ? Tu as faim ? Ne pique pas !... oh ! ça remue !... mange le soleil !...

Il le tend au dehors, vers la lumière. Rires. Toutes les têtes sont levées pour voir. Tout à coup l'oiseau s'envole : cris de désappointement, bousculade. Les gens sortent sur la place.

Seul, Cador demeure dans la boutique. Il tient la cage à la main. Il regarde Magdeleine et Pascal.

DES VOIX (*au dehors*)

Il est tombé dans le canal ! — Non, non, dans le jardin ! — Dans le jardin du Béguinage ! — Oui, oui — Dans le marronnier du quai...

Les gens s'éloignent. Rires.

PASCAL (*à voix basse*)

Tu me vois ?... Tu te reposeras, ma petite Louison ..

CADOR (*consterné*)

Il s'est envolé...

MAGDELEINE (*monotone*)

Louison... Louison... Louison...

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

C'est un matin de décembre. Une lumière blanche inonde la chambre.

Pascal, à l'établi, creuse le bois, le râcle au verre, souffle de dessus ses masques une fine poussière blonde. Il paraît tourmenté.

Louison est près du feu. Elle coud et relève la tête, et soupire souvent comme pour se reposer.

Cador, assis sur le sol, tresse une corbeille.

Il neige continûment au dehors. Le silence enveloppe toute la maison.

Mais Pascal se lasse peu à peu. Il s'accoude à l'établi. Il soupire, songe profondément, s'affaisse jusqu'à toucher la table du front.

LOUISON (*le regarde et l'appelle doucement*).

Pascal ?

Il se redresse brusquement, puis reprend sa besogne.

Cador, serrant entre les dents des lanières d'osier, chantonne en travaillant.

CADOR

Pour un baiser de l'étrangère...

Il s'arrête, tire une lanière d'entre les autres.

J'avais donné deux bouquets de roseau
Oh! oh! oh! — Oh! oh! oh!

Il tresse sa corbeille avec des gestes précis et menus. Il murmure.

Un dessous... trois dessus... un dessous, trois dessus...

Et chantonne.

Un collier bleu, des cailloux du ruisseau...

Il s'arrête encore, lève la corbeille, regarde au travers et achève :

Et dix chansons sur mes pipeaux!...

Il repose la corbeille entre ses jambes repliées, regarde tour à tour Louison et Pascal. Il rit :

Oh! oh! quel silence!...

Et comme personne ne répond, il reprend sa besogne.

Mais pour mon baiser, l'étrangère...

Trois dessous, un dessus... trois dessous....

Pascal se reprend à songer, soupirant et s'affaissant encore.

Louison l'appelle doucement.

LOUISON

Pascal?

Pascal se lève alors, blême, le visage mauvais. Il attrape sa chaise par le dossier, la soulève et la fait retomber violemment.

PASCAL *(furieux)*

Oh! oui, oui, oui, oui!...

Louison baisse la tête. La colère de Pascal retombe tout de suite. Il arpente la chambre, désolé, amer, parlant d'une voix déchirée.

Oui, oui, c'est le silence sur la ville et sur nous; c'est le silence qui me rend irritable ainsi!

Laisse-moi dormir...

CADOR *(tressant sa corbeille)*

Un dessus.., trois, quatre, quatre, trois, deux...

PASCAL

Je suis prisonnier de mes nerfs comme une araignée serait prisonnière de sa toile, c'est désolant...

CADOR

Deux... deux... trois... trois....

PASCAL

J'ai une telle impatience en moi!... L'hiver m'enveloppe, me serre, me pénètre... Laisse-moi dormir...

CADOR

Trois.... quatre... quatre. (*Il parle bas et rit pour lui.*) Ah! si Capétius n'était pas parti!...

Pascal vient à Louison. S'arrête devant elle.

PASCAL (*tristement*)

Ah!... Louison? Louison?...

Elle sourit, indulgente. Il dit, comme s'il lui répondait :

Oui, je sais...

Elle reprend sa besogne. Il hoche la tête.

Quelle misère!...

Il demeure silencieux devant elle, silencieux, le calme lui revient.

CADOR (*monotone*)

Un dessous... un dessus... un dessous.

Il bâille.

PASCAL (*souriant à Louison*)

Comme tes mains sont agiles.

Elle lève la tête, sourit, ferme les yeux.

Tu as sommeil?

LOUISON (*sans ouvrir les yeux*)

Un peu, oui...

CADOR (*monotone*)

Deux dessous... deux dessus... deux dessous...

Pascal fait un grand geste, comme pour chasser son tourment. Il marche par la chambre, presque joyeux.

PASCAL

Bah! le printemps reviendra!... Alors les fenêtres s'ouvriront, et nous serons libres dans la lumière!...

Moi j'irai à pied jusqu'à la mer, en faisant tourner mon bâton!... C'est un beau projet... Il y a une route droite... Les petits arbres font des ombres rondes dans le soleil... On voit de longues herbes dans le fond du canal, à travers l'eau verte... Oui, c'est un beau projet.

Il s'arrête devant Cador.

Eh bien!... Cador, mon ami! (*Il examine la corbeille.*) C'est un joli travail...

Cador ne répond pas. Pascal tourne le dos, rêveur.

Quel drôle de garçon!...

LOUISON (*souriant*)

Cador voit des pommes dans la corbeille.

Cador lève la tête. Il n'a pas compris.

CADOR

Hein?

LOUISON

Je dis : Cador voit des pommes dans la corbeille.

CADOR

Oui, les pommes d'abord...

LOUISON

Et puis, les pommiers.

CADOR

Oui.

PASCAL

Et puis tout le verger.

CADOR

Oui, et moi dans les arbres.

PASCAL

Tu es un vrai garçon, — joyeux !

CADOR (*reprend sa besogne*)

Deux dessus, deux dessous..... — Mais si Capétius n'était pas parti !...

A ce moment on entend au dehors un bruit de grelots secoués. Pascal devient soucieux. Ils écoutent tous.

PASCAL

C'est la voiture du médecin.

Ils écoutent encore. Cador abandonnant sa corbeille, se lève doucement.

LOUISON

Oui.....

Louison se rejette en arrière, très lasse. Elle sourit, ferme les yeux.

Pascal va à la porte. ouvre, demeure sur le seuil. Le bruit des grelots est tout proche.

Cador arrêté au milieu de la boutique regarde tomber la neige.

CADOR

Il neige, il neige..... Toute la ville monte au ciel! (*Il rit.*) On ne peut pas faire sonner la cloche, elle casserait comme une noix.

Il veut marcher et fait une grimace de douleur.

Oh! j'ai les os trop longs!...

Quelqu'un passe devant la boutique. On entend :

UNE VOIX

Bonjour... .

PASCAL (*sourdement*)

Bonjour.....

CADOR

Si je restais assis pendant trois jours je serais plus raide qu'un épouvantail.....

Il va à la porte en boitant. La cariole du médecin vient de s'arrêter devant la maison. Cador crie :

Oh! là, oh!... garçon, fais sonner tes grelots!... Baisse tes oreilles, lapin blanc! oh! Julien!... Fais sonner tes grelots, tu auras du sucre!...

On entend un bruit de grelots secoués. Cador rit.

Là..... C'est un bon petit cheval.

LA VOIX DU MÉDECIN

Bonjour..... Brr... Quel temps!...

PASCAL

Bonjour.

Cador et Pascal s'écartent pour laisser entrer le médecin. Il paraît, falot, rapide, sous son parapluie couvert de neige.

CADOR (*sort*)

Je tiendrai Julien par la bride.

PASCAL (*ferme la porte*)

Va.

Bruit de tapes et de grelots. Rires. Le médecin dépose son parapluie ouvert près de la porte.

LE MÉDECIN

Ah ! mon temps est compté.

En passant près de l'établi, il avise un masque qu'il examine et qu'il dépose en riant narquoisement.

Quel drôle de métier !

LA VOIX DE CADOR (*au dehors*)

Quelle heure est-il ? oh !... Tape du sabot !... Hé là !... Hé là !... tu es maigre, balai du diable ! *Rire.*

Le médecin arrive près de Louison. Il enlève ses gants, pose son chapeau, radote.

LE MÉDECIN

Bonjour, bonjour..... Voyons... Mon temps est compté. La vie des autres est faite de ma vie, on peut le

dire..... Un médecin qui dort, trompe la vie, un médecin qui veille trompe la mort, on peut le dire... voyons.....

Pascal hausse les épaules et lui tourne le dos. Il va à la fenêtre, soulève le rideau. Louison n'a pas ouvert les yeux.

LA VOIX DE CADOR (*au dehors*)

Il est blanc comme une statue!... oh! oh!... baisse les oreilles! ..

LE MÉDECIN

Quelle est cette odeur de violettes?

Il ouvre le four du poêle.

Ah! oui, il y a des fagots dans le four.

Il referme le four, rit avec satisfaction.

Le bois chauffé répand une odeur de violettes, vous ne saviez pas cela.

Il tire une chaise près de Louison qui semble dormir.

Voyons, voyons... . Vous avez sommeil? oui, la neige endort.....

Louison ouvre les yeux, sourit.

Moi, j'ai été réveillé à trois heures et j'ai fait deux lieues de voiture à travers une tempête de neige, oui.... quel temps!...

Il prend le poignet de Louison, tire sa montre, l'air grave et recueilli. (*Elle ferme les yeux.*)

CADOR (*rit, au dehors*)

Oh! Julien!... oh! garçon, il tombe du sucre mouillé... Tire la langue!...

LE MÉDECIN (*empoche sa montre, tire un carnet*)

Trois lieues, non, deux lieues de voiture..... on avait retrouvé une servante de ferme mi-gelée dans son lit ....

(*Il écrit et dit machinalement.*)

— ... à travers une tempête de neige, oui... Les plantes seront bien protégées... nous aurons un printemps fleuri...

Il se tait.

CADOR (*au dehors*)

C'est froid, brr! Baisse les oreilles!... Tu es bête comme un âne...

Le médecin détache un feuillet qu'il tend à Louison.

LE MÉDECIN

Voilà.

Elle ouvre à peine les yeux.

Je reviendrai demain... Tout va bien.

LOUISON

Merci...

LE MÉDECIN

Vous avez sommeil, oui?

Il reprend son chapeau sur l'établi.

Au revoir.

Mais il découvre un flocon de neige sur sa manche. Il s'arrête.

Oh ! oh ! Regardez ! regardez les petites étoiles !... Ce sont des cristaux...

Louison n'écoute pas, elle semble dormir.

Je reviendrai demain.

Il prend son parapluie. Il rit.

La vie des cristaux est bien étrange. Comme les hommes ils ont des blessures, et ces blessures se cicatrisent, oui... Vous ne saviez pas ça.

Il se dirige vers la porte. Pascal ouvre.

Voilà... Mon temps est compté.

PASCAL (*à Cador*)

Tu peux entrer.

LA VOIX DE CADOR

Oui... Salut, garçon.

Bruit de grelots, tapes, rire, Cador entre.

CADOR (*à Louison*)

C'est joli la neige...

Le médecin et Pascal parlent à voix basse sur le seuil, derrière le parapluie qui tourne lentement.

Louison semble dormir.

Cador sautille par la chambre, parle pour lui-même.

Ce cheval me connaît, c'est mon ami... Je lui dis... « Oh ! Julien, quelle heure est-il ? ou « Fais sonner tes grelots ». Et il comprend.

Il secoue dans l'air sa toque mouillée. Le médecin quitte Pascal et monte en voiture.

PASCAL (*sur le seuil*)

A demain...

Au revoir.

On entend un claquement de fouet, puis un roulement sourd qui s'éloigne rapidement.

CADOR (*léger*)

Il est parti !...

Magdeleine descend de la chambre de l'étage. Cador parle toujours pour lui-même.

Capétius, mon ami, s'est enfui, c'est dommage.

Magdeleine va à Louison et veut l'embrasser. Elle s'aperçoit qu'elle dort.

MAGDELEINE (*à voix basse*)

Louison ?... Tu dors, Louison ?... Tu dors ? (*puis à Cador*).

Elle dort, ne faites pas de bruit.

CADOR (*étonné*)

Elle dort ?...

Cador marche sur la pointe des pieds. Pascal rentre.

MAGDELEINE (*à Pascal*)

Elle dort.

Pascal, étonné, regarde un moment Louison.
Il vient près de Magdeleine. Ils parlent à voix basse, sans un geste. Il est très calme. Elle détourne la tête.

PASCAL

On ne t'a rien dit encore ?

MAGDELEINE (*a peur, elle voudrait s'éloigner*)

Non...

PASCAL (*désespéré, tout à coup*)

Rien dit encore ! Rien dit encore !

MAGDELEINE (*suppliciée*)

Tais-toi !

PASCAL

Ah !. . où sommes-nous !

MAGDELEINE

Tais-toi.

Elle s'éloigne un peu. Il lui saisit le poignet, la retient brutalement.

PASCAL

Attends !... Elle ne dira rien, et moi je deviendrai fou !... fou ! fou !...

MAGDELEINE (*suppliante*)

Tais-toi !

Pascal la laisse aller.

CADOR (*à voix basse*)

Il s'est enfui avec la fille du forgeron. (*Il rit silencieusement*). Il doit bien s'amuser, avec elle. L'autre jour, je le rencontre...

Tout est silence.

Mais une pierre, lancée du dehors, fait éclater la vitre d'une fenêtre.

Louison s'éveille et pousse un cri d'effroi :

LOUISON

Oh ! qu'y a-t-il ?

Pascal, accoudé à l'établi, sursaute, mais ne se lève pas. Magdeleine semble n'avoir pas entendu. Gênée, Louison repren dsa besogne, tête basse.

CADOR (*regarde autour de lui avec étonnement, puis il rit*)

Oh ! oh ! je vais voir... quelle histoire !...

Il ouvre, avance sur la place, la main en visière. Il crie :

Houhou !... houhou !... — Je ne vois personne... — Houhou !... Ils sont derrière la neige comme derrière un rideau. — Eh ! là... Eh ! je vous vois bien... *Il s'éloigne un peu, rit.*

Je ne vois personne... Houhou !... C'est la troisième vitre en deux jours...

Il rentre.

Personne...

LOUISON (*simplement*)

Il fait froid, fermez les volets.

CADOR

Oui.

Il ferme le volet. Et tout à coup, les vitres de cette fenêtre éclatent l'une après l'autre.

Pascal pousse un cri de rage, renverse sa chaise, bondit. Il est tout de suite à la porte. Louison et Magdeleine ont le même geste d'effroi.

LOUISON et MAGDELEINE

Pascal !

Elles baissent la tête, gênées.

PASCAL *hurle au dehors*)

Ah ! Canaille ! Gredins !... Bandits !... Montrez-vous ! Où sont-ils ?... Ils sont si blancs de peur qu'on ne les voit pas sur la neige ! Ah !

Cador, consterné, va sur la pointe des pieds, relève la chaise tombée.

Pascal rentre. Il pleure presque de rage et de désespoir. Il tourne dans la boutique.

Ils me rendront malade et fou ! Brutes !..... Je n'ai rien fait contre eux, cependant !. . . malade et fou, c'est certain... . (*Il balbutie.*)

Il se redresse, ivre.

Ah !..... mais ils peuvent être cent, ou mille; ils peuvent être plus nombreux autour de la maison que les flocons dans l'air, — brutes ! – nous nous retrouverons ! Et alors..... alors.....

Il a un grand geste de menace. A Louison, furieux.

Tu ne te révoltes pas, toi ?

LOUISON (*conciliante*)

Pascal ?.....

Il se tourne d'un bloc vers Magdeleine, insultant :

PASCAL

Et toi ?.... Et toi ?..... Et toi !.....

Magdeleine le regarde fixement. Il reprend sa marche saccadée.

Moi, quand j'en tiendrai un, je l'égorgerai comme un porc !..... Ah ! ville de malheur !..... Un jour j'en tuerai un à coups de pierre, c'est certain, je le sais !..... Je lui écraserai la tête sur le pavé, et il en sortira de la boue, je le sais !

Enfin il s'arrête au milieu de la boutique, buté, les bras croisés. Il médite. Puis ses bras se détendent comme un ressort qui casse.

Il conclut.

Oui. C'est ça !.....

Et, à Cador, nettement.

Toi, tu m'accompagneras !

LOUISON (*angoissée*)

Où vas-tu ? Reste ici.....

PASCAL (*irréductible*)

Je longerai le quai, je ferai le tour de la Place, le tour de la ville, s'il faut, — mais je les trouverai !

(*A Cador*).

Habille-toi !

Il passe dans la chambre voisine.

CADOR (*joyeux*)

Moi, je ne pourrais plus. Je pensais à Capétius qui court dans les bois avec la fille du forgeron.

PASCAL (*dans la chambre voisine*).

Mais sois sans inquiétude. Je leur ferai peur, voilà tout. (*Il rit, amèrement.*)

CADOR

Ils habitent une cabane couverte de feuilles mortes. L'autre jour, je le rencontre. Il me dit : J'ai vendu du bois ; j'ai de l'argent maintenant. Nous irons à la ville, elle et moi. Elle a froid dans les bois, nous irons à la ville. Je lui achèterai un beau collier.

Pascal reparaît, toque en tête, un bâton à la main.

PASCAL

Viens Cador !

LOUISON (*à voix basse*)

Pascal, je t'en prie.....

Il ne s'arrête pas. Cador s'attarde.

CADOR

Moi, je lui réponds : « Achète-lui plutôt un châle, puisqu'elle a froid ». — Non, elle sera plus heureuse d'un collier. (*Il rit et sort.*)

LOUISON (*appelle*)

Pascal !.....

Pascal ne répond pas et fait claquer la porte. Long silence. L'horloge sonne. Long silence.

LOUISON (*à Magdeleine, très calme*)

Oh!..... il ne faut rien craindre. Il n'y a aucun danger.

MAGDELEINE (*étranglée*)

Aucun, certainement.....

Long silence.

LOUISON

Magdeleine?..... Viens près de moi.

MAGDELEINE (*vivement*)

Oui.....

Elle s'assied sur la chaise laissée par le médecin à côté de Louison.

LOUISON (*très douce*)

Ne tremble pas. Tu as froid?

MAGDELEINE (*hésite*)

Oui..... — Non.

LOUISON (*l'attirant*)

Ne tremble pas..... Viens plus près, plus près de moi, plus près!.....

Magdeleine pleure silencieusement. Elle la console.

Ne pleure pas, Magdeleine. Il n'y a aucun danger. Ils ont peur de lui, tu sais bien.....

MAGDELEINE (*pleure*)

Je t'aime beaucoup, Louison ; je t'aime tant !.....

LOUISON

Ne tremble pas..... Tu trembles comme un oiseau !..... (*Elle veut rire.*) Quand tu étais petite, je te tendais les bras en appelant : « Viens vite, Magda, viens vite !.. .. » Et tu me répondais : « Marcez sais bien, courir, sais pas ».

MAGDELEINE (*sanglote*)

Oh ! oh ! Louison !..... je crois que je vais pleurer toute ma vie !.....

LOUISON

Enfant !..... Enfant !.....

Tout à coup Louison se dresse, écoute.

MAGDELEINE (*s'inquiète*)

Qu'y a-t-il ?

LOUISON (*très vite, à voix basse*)

Tais-toi ! — tais-toi !.....

Long silence. Elles écoutent.

Tu n'as rien entendu ?

MAGDELEINE (*tremblante*)

Non, et toi ?

LOUISON

Je ne sais pas. (*Elle écoute, puis soupire.*) Non, rien...

Elle se montre courageuse.

D'ailleurs, il n'y a aucun danger !... Ne tremble pas !

MAGDELEINE (*timidement*)

Sœur-Marie-Joseph est en retard, ce matin.

LOUISON (*sans répondre*)

Pascal ira jusqu'au Rempart. Il aime l'air vif; il est soucieux... Il faut qu'il traverse des places, des rues, longtemps, chaque jour...

Elle s'arrête net, dressée.

Tu n'as rien entendu?

MAGDELEINE (*angoissée*)

Je t'en supplie! Je t'en supplie!...

Elles écoutent.

LOUISON (*soupire*)

Non...
Sœur Marie-Joseph est en retard ce matin.

Vivement.

Mais je ne suis pasmalade!... Je n'ai pas besoin d'elle!

MAGDELEINE

Je ne dis rien...

LOUISON

Je ne suis pas malade...

Et, tout à coup.

Écoute!... Écoute.

Magdeleine se lève, le visage décomposé, claquant des dents.

MAGDELEINE (1) *

Quoi? Quoi? Qu'y a-t-il?

LOUISON

Écoute!...

MAGDELEINE

Ah! tu me feras mourir.

LOUISON

Ouvre la porte.

MAGDELEINE **

Oui.

Elle court à la porte, s'arrête au moment d'ouvrir, haletante.

Je n'ose pas. — Non, non, non!

LOUISON

Ouvre la porte, je te dis!,.. Je te l'ordonne, ouvre la porte! Magdeleine, ah!

Magdeleine ouvre d'un geste brusque, mais se rejette en arrière.

Elles écoutent et se regardent. Long silence. Louison soupire profondément, lasse, désolée.

Non... Regarde si Pascal revient.

Magdeleine va jusqu'au seuil et se penche. Louison pleure furtivement.

(1) De * à ** : *Elles parlent toutes à la fois.*

MAGDELEINE (*à la porte*)

Plus de ville, plus de ciel ; rien que la Place et la neige. On ne voit pas même le clocher du Béguinage.

Elle rentre, excédée :

Et quel silence !

Elle se retourne et voit Louison qui pleure :

Ah !... je te connais maintenant !... Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien ! Je te cherche en vain... Je voudrais te serrer dans mes bras, et tu glisses, tu glisses... Ce n'est pas bien !

(*Son désespoir grandit*)

Tes paroles sont dans le silence comme des pas dans la neige ! .. Et puis, le silence retombe sur le silence comme la neige sur la neige, et il ne reste rien de tes paroles !

LOUISON (*supplie*)

Assez...

MAGDELEINE (*s'exalte, amère*)

Et ce sera ainsi aujourd'hui !... ainsi comme hier et ainsi des jours après des jours !...

LOUISON

Assez... assez...

MAGDELEINE (*âpre*)

Et ce sera ainsi des jours après des jours !...

La porte s'ouvre et sœur Marie-Joseph paraît, souriante sous la cornette.

SŒUR MARIE-JOSEPH

Bonjour...

Magdeleine baisse la tête, va à Louison, l'embrasse longuement.

MAGDELEINE (*très bas*)

Je t'aime beaucoup...

Elle traverse la boutique : Bonjour, ma sœur, *et monte à l'étage.*

Sœur Marie-Joseph dépose sur une chaise le bouquet de gui qu'elle apportait. Elle ferme son parapluie, quitte son manteau et son voile.

A ce moment, la peine de Louison, trop longtemps contenue, éclate, violente, démesurée.

SŒUR MARIE-JOSEPH (*accourt*)

Eh bien? Qu'est-ce que c'est?...

LOUISON (*sanglote, tout entière secouée*)

Oh! oh! j'ai mal! j'ai mal! j'ai mal!

SŒUR MARIE-JOSEPH (*molle*)

Oui, oui, cela doit avoir son temps, oui.. Il faut prendre patience.

LOUISON

Au secours!... Au secours!

Elle prend les mains de Marie-Joseph. Elle clame.

Vous seriez épouvantée ! épouvantée, je vous dis, si vous pouviez comprendre ma douleur. Ah ! Ah ! Consolez-moi !... C'est au-dessus de mes forces !... Je souffre tant que je ne puis pas mourir !...

(*Elle étrangle, balbutie.*)

Ma sœur, je vous assure, ma sœur, je n'ai rien fait pour souffrir tant.

SŒUR MARIE-JOSEPH (*d'une gravité puérile*)

Oui, il faut prendre patience... Si votre peine est imméritée, elle rachètera la faute de ceux qui ne savent pas souffrir...

LOUISON (*avec des hoquets*)

Quand j'étais enfant, — ma sœur, — j'ai bien pleuré — oui... mais pas comme ça, — pas comme ça. — J'ai du courage, — ma sœur, — je vous assure — mais pas comme ça — pas comme ça... J'ai mal !... J'ai mal jusqu'aux étoiles.

SŒUR MARIE-JOSEPH (*solennelle*)

Ayez mal jusqu'à Dieu !...

LOUISON (*misérable*)

Et Pascal qui ne revient pas !

SŒUR MARIE-JOSEPH (*prêche*)

Songez au Christ qui donna tout le sang de sa vie pour nous et pour vous-même.

Louison

C'est comme si j'avais une bête dans la poitrine!...

Sœur Marie-Joseph

Le Christ a dit : « Afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes..... »

Louison

Une bête avec des ongles et des dents!...

Sœur Marie-Joseph

« Mais seulement à ton père qui est dans le secret.... »

Louison

Maintenant, ça saigne et c'est plein d'eau..... ma sœur!

Sœur Marie-Joseph

« Et ton père qui te voit dans le secret te récompensera publiquement... »

Louison (*épuisée*)

Et Pascal, Pascal qui ne revient pas.

Sœur Marie-Joseph (*monotone*)

« Ne vous amassez pas de trésor sur la terre où les vers et la rouille gâtent tout et où les larrons percent et dérobent. »

Louison ne pleure plus. Sœur Marie-Joseph change de ton brusquement.

Vous ne souffrez plus? — Ah !...

Alors elle va prendre le bouquet de gui, sur la chaise.

J'ai rencontré le marchand de gui. Il portait deux bouquets comme deux nids au bout d'une perche. J'ai choisi la plus belle branche pour vous.

Elle accroche le gui.

Le gui porte bonheur.....

LOUISON *(soudain)*

Vous n'avez rien entendu, au dehors?

SŒUR MARIE-JOSEPH

Non..... Il fait chaud, ici..... J'ai vu un oiseau mort dans la rue, oui...

LOUISON

Vous n'entendez rien?

On entend un murmure lointain.

SŒUR MARIE-JOSEPH

Ce sont les enfants qui jouent avec la neige du ciel.

LOUISON *(délivrée)*

Ah ! oui...

On entend des murmures plus proches.

Comme ils jouent. — Vous êtes certaine que ce sont des enfants qui jouent avec la neige.

DES VOIX (*lointaines*)

Hou!... Hou!...

SŒUR MARIE-JOSEPH

Mais oui... — Vous viendrez à la messe, pendant la nuit de Noël?

Louison écoute anxieusement. Les bruits se rapprochent.

DES VOIX

Hou!... Hou!...

LA VOIX DE CADOR

Prenez garde!... Baissez la tête!

Rire.

LOUISON (*heureuse*)

Ah! c'est Pascal.

Elle rit nerveusement.

LA VOIX DE CADOR (*tout près*)

A droite! A gauche! Hop!

Rire.

DES VOIX

Hou!... Hou!...

LOUISON

C'est Pascal...

La voix de Cador (*joyeuse*)

Moi je décroche les nids en lançant des pierres dans les arbres!... Je suis adroit!...

La porte s'ouvre et Pascal se montre, les vêtements en désordre. Il s'arrête sur le seuil et crie :

Pascal

C'est un jeu, pour se donner chaud!... Brr... quel temps!...

Louison (*à sœur Marie-Joseph*)

Comme ils sont joyeux!...

Des Voix

Hou!... Hou!...

Pascal (*entre les dents*)

Canaille!...

Cador

Ah! si Capétius, mon ami, était ici!...

Il ramasse de la neige en boules qu'il lance au loin.

Hou!... Hou!...

Pascal

Ils vont tout détruire! Sauve-toi!

Cador

Lancez votre bâton!

DES VOIX

Hou! Hou!...

Des projectiles s'abattent autour de Cador qui rit.

CADOR

Manqué!... Hop!... Ils ne sont pas adroits..... Hop! C'est chaud!...

PASCAL

Sauve-toi : ils te suivront!

DES VOIX

Hou!... Hou!...

Un projectile atteint Pascal au front. Il a un cri de douleur et de rage.

PASCAL

Ah! gredins! Brutes!

LOUISON *(blême)*

Pascal!

SŒUR MARIE-JOSEPH (*souriante*)

Cela doit avoir son temps...

LOUISON

Pascal!

CADOR

Lancez votre bàton!

Des Voix

Hou ! Hou ! Voleur !... Hou ! Menteur !...

Pascal

Brutes ! Canaille !

Louison

Pascal !

Pascal (*à Louison*)

C'est un jeu !

Cador (*a lancé le bâton de Pascal*)

Ha ! Ils s'envolent comme des oiseaux. *(Il rit.)* oh ! oh !

C'est dommage.

Des Voix (*qui s'éloignent*)

Hou !... Hou !...

Une vitre éclate. Pascal rentre.

Louison

Tu es blessé.

Pascal

Mais non !

Il passe la main sur son front.

Si... Ce n'est rien.

Il passe dans la chambre voisine.

LOUISON

Tu es blessé... Tu n'as pas mal ?

Court silence, puis :

LA VOIX DE PASCAL

Mais non... Sois tranquille !

Cador, les coudes en dehors, les mains pendantes, fait une grimace de douleur.

CADOR

Oh ! oh !... C'est chaud !... On dirait qu'on m'arrache les ongles.

Il tord son corps frêle, souffle doucement dans ses mains. Il rit.

Mes mains sont lourdes.

SŒUR MARIE-JOSEPH

Asseyez-vous.

Louison ne répond pas et reste debout, toute droite. Elle attend.

Cador disparaît derrière le paravent, près du poêle.

(*On entend*) CADOR

Si je n'avais pas lancé le bâton, ils auraient détruit la maison. Je n'ai pas peur de faire des trous et des bosses, moi...

Pascal rentre.

LOUISON

Tu n'as pas mal ?

PASCAL

Non. J'ai voulu ressembler à Cador, je me suis battu comme lui.

Il rit mal.

LOUISON

J'ai eu peur.

Louison tend ses bras à Pascal. Ils marchent doucement par la chambre, elle soutenue par lui.

PASCAL (*compatissant*)

Oh ! tu es faible, faible...

SŒUR MARIE-JOSEPH

Vous êtes fatiguée, n'est-ce pas ? Je vais ordonner la chambre et vous vous reposerez, n'est-ce pas ?

LOUISON

Oui.

Sœur Marie-Joseph sort.

Pascal et Louison sont arrêtés devant une fenêtre.

PASCAL (*soulève le rideau*)

Quel silence !

LOUISON

Quelle paix !

Ils reviennent dans la chambre. Elle paraît heureuse.

Ça me rappelle ce soir d'été dans la campagne, les hommes passaient avec leurs faux sur l'épaule derrière les chars pleins de gerbes ; et ils nous criaient : Bonsoir les amoureux.

Elle se raidit, tout à coup, blême.

J'étouffe !... j'étouffe !...

PASCAL (*épouvanté*)

Louison !

Il l'aide à s'asseoir sur le coffre.

LOUISON (*sourit déjà*)

Ce n'est rien... C'est fini...

Pascal s'éloigne de quelques pas, s'arrête au milieu de la boutique, la tête baissée.

LOUISON (*reprend joyeuse*)

Et puis, les hommes disparaissaient dans l'ombre du côté des petites lumières. On entendait leurs voix, très loin, qui hâtaient les chevaux.

Et la mer, — te souviens-tu ? — pendant la grande marée... — O quand j'y pense, moi !... —

Arrêt.

L'eau sautait sur la digue comme pour nous prendre. Les éclairs nous rendaient livides, et je riais... et j'avais peur... et tu me regardais. .

Elle ne peut plus continuer. Pascal la regarde en effet, le visage gelé. Court silence.

PASCAL (*froidement*)

Pourquoi mens-tu ?

Elle se raidit. Il s'irrite.

Pourquoi mens-tu ?

Enfin sa colère éclate. Son visage prend une expression de froide cruauté. Il élève la voix.

Pourquoi mens-tu !!!

Il tourne dans la boutique comme un fou.

Mais dis une parole de vérité, une seule ! Je ne peux plus vivre ainsi ! Il y a des amants qui se battent comme des bêtes, et qui vivent ensemble, et qui s'aiment jusqu'à la mort !... La jalousie et ses mensonges, le rut et ses démences, la rancune et ses dissimulations, et la joie âpre, et l'espoir fou, et la douleur incomparable, tout cela, tout cela c'est la pâture de l'amour ! Il s'en nourrit !...

Il lance, comme un coup de fouet.

Si quelqu'un t'a dit que l'amour est joli et souriant comme une poupée, il a menti !

Mais dis une parole ! Je finirai par t'arracher le cœur, comprends-tu !

Hors de lui.

Je veux entendre ton cri, ton cri, au moins une fois ! !.....

Mais il la voit, toute blanche et toute droite, les yeux fermés, étouffant. Il s'arrête, stupide, puis il se précipite inondé de douleur.

Oh ! pardon, mon enfant, mon amie, ma petite Louison !.....

Il lui prend la tête à deux mains.

Ouvre les yeux, par pitié..... Ne tremble pas... . Dis-moi que tu ne mourras pas..... Louison.

Elle ouvre ses yeux pleins de larmes. Il lui parle tout près, très doux et très malheureux.

Je t'aime vraiment, ma petite fille, — je te le jure — je t'aime cruellement.. .. ne pleure plus..... tu as la fièvre ! je t'aime.

LOUISON (*répond d'une voix lointaine, d'une voix d'enfant malade. Elle semble ne plus comprendre.*

Oui, oui..... oui.....

PASCAL

Pauvre Louison..... Triste Louison.....

LOUISON

..... dormir..... dormir..... dormir.....

PASCAL (*l'aide à se lever*)

Oui, tu te reposeras.

Il appelle :

Magdeleine !

Il la conduit vers la chambre voisine.

Tu oublieras mes mauvaises paroles.

LOUISON

Oui..... dormir, dormir, dormir.....

PASCAL (*appelle*)

Sœur Marie-Joseph ! Magdeleine !

Il se désole.

Que tu es faible !.....

Sœur Marie-Joseph paraît. Cador se montre.

Aidez-moi.

SŒUR MARIE-JOSEPH

Venez.

Elle prend Louison par le bras. Ils sortent.

LOUISON

Pascal..... dormir.... Pascal.....

La porte se referme. Magdeleine vient de paraître au haut de l'escalier. Elle a vu disparaître Louison avec Pascal et Sœur Marie-Joseph.

Elle descend.

Cador, tandis que le groupe s'éloignait, suivait de loin, les yeux fixes, stupéfait.

MAGDELEINE (*très douce*)

Allez-vous-en, Cador.

CADOR (*se réveille*)

Moi ?

MAGDELEINE

Oui, allez-vous-en.

CADOR (*sourit*)

Moi ?

MAGDELEINE

Mais oui, vous, — vous, oui.

CADOR (*souriant*, *léger*)

Non, non, je dois attendre encore.

MAGDELEINE (*soucieuse*)

Pourquoi ?

CADOR

Le menuisier reviendra. Il doit être furieux ; il reviendra avec tous ses amis.

MAGDELEINE

Mais non.

CADOR

Je vous assure. Nous allons nous battre encore.

MAGDELEINE (*lasse*)

Mais non.

Elle le pousse doucement vers la porte.

CADOR

Je dois attendre. Moi, je suis adroit, je sais lancer des balles.....

MAGDELEINE

Allez..... allez.....

CADOR

Ils reviendront, vous verrez ce que je vous dis.

MAGDELEINE

Allez.

Elle ouvre la porte.

CADOR (*désappointé*)

Non, non, je tresserai la corbeille.....

MAGDELEINE (*le poussant dehors*)

A demain, Cador, à demain.....

Elle referme la porte.

CADOR (*veut la retenir*)

Oh !..... non..... Vous verrez.....

La porte est fermée. Pascal parait. Il demeure un instant au seuil de la chambre voisine, l'air mauvais.

LA VOIX DE CADOR (*s'éloigne*)

Vous verrez.....

MAGDELEINE (*court à Pascal*)

Tu es blessé !.....

Il écarte Magdeleine d'un geste et marche dans la boutique à grands pas, les poings serrés.

PASCAL (*d'une voix sèche, mordante*)

Laisse-moi !. ... Laisse-moi !..... Laisse-moi !.....

Magdeleine s'arrête tristement.

Je deviendrai fou !..... Le mensonge est dans mes veines, dans mon cerveau, dans mes moelles !..... Mon sang m'empoisonne. Ha !

MAGDELEINE (*sans bouger*)

Tu es blessé ?

Pascal ouvre la porte du fond.

PASCAL

De l'air !

Il ouvre la porte de gauche.

De l'air ! que toute la tempête entre dans la chambre et m'ensevelisse. Ce n'est pas l'hiver qui nous enveloppe, qui nous entoure, qui nous emprisonne. Ce n'est pas l'hiver ! — C'est sa confiance persistante. La honte nous étranglera ! (*Il arrache le col de son vêtement.*) J'étouffe déjà !

MAGDELEINE (*doucement*)

Ne dis rien...

PASCAL (*amer*)

Notre cœur gonflé crèvera comme une poche de fiel ! (*Hoquet de dégoût.*) Ha !... C'est comme si j'avais mangé des racines !

Il marche les bras ouverts.

Tout s'écrase, tout s'arrache, tout se brise, comme un navire dans le naufrage ! mais c'est lent, lent, trop lent !...

MAGDELEINE (*approchant*)

Ne dis rien. Le malheur viendra tout de suite si l'on apprend cela.

PASCAL (*sombre*)

Je le dis à toi seule.

MAGDELEINE (*amère*)

Tu le dis à toi-même.

Elle approche.

PASCAL (*l'écarte encore*)

Laisse-moi ! Laisse-moi !

Elle s'arrête devant la porte qu'elle ferme lentement. Il continue.

Oh ! parfois, je la hais ! J'ai envie de la détruire, d'être sur elle, à guetter sa mort, avec mes deux mains à son cou !

Il sanglote, plaintif et terrible.

Et parfois, je l'aime tellement que j'ai peur de cracher du sang quand je lui parle.

MAGDELEINE (*supplie*)

Ne dis rien...

PASCAL (*tend le poing vers la ville*)

Ha ! j'en garderai le goût toute ma vie !... Ils étaient là une dizaine de bandits conduits par le menuisier.

Il se bouche les oreilles.

Et ils me criaient des mots !... des mots qui humilient comme des crachats !...

Ils savent tout !... Le sonneur pensera à nous en faisant sonner la cloche !... Le forgeron pensera à nous en battant le fer !... Le menuisier pensera à nous en clouant les planches ! Et les bruits de la ville seront autour de la maison comme des insultes mortelles !

MAGDELEINE (*approchant*)

Ne dis rien...

PASCAL (*la repousse*)

Ah !... laisse-moi !...

Elle s'arrête près de la porte de gauche qu'elle ferme lentement. Il parle plus bas.

Lorsque je parle, il me semble que ma voix cogne aux vitres, frappe aux portes ; tous les gens m'ont entendu ; ils savent tout !

Quand je traverse la ville, les rues sont désertes devant moi, et si je me retourne je vois des visages à toutes les fenêtres. Les enfants ont appelé leur mère et les hommes ont appelé leur femme.

Ah ! ville de malheur.

Magdeleine est tout près de lui. Il grelotte et l'embrasse.

Oui, serre-toi contre moi...

MAGDELEINE

Pascal !

PASCAL (*désespéré*)

Serre-toi contre moi ! Serre-toi contre moi !...

Il la regarde, inquiet.

Ne pleure pas.

MAGDELEINE (*simplement*)

Je ne pleure pas.

PASCAL (*étonné*)

Tu me vois ?

MAGDELEINE

Oui.

PASCAL

Tu es comme une aveugle !... Tu me vois ?

Il hoche la tête, amer.

Jadis, quand tu me regardais, je sentais mon cœur mûri comme un fruit.

Il la serre tendrement.

Il ne faut pas désespérer. Si tu savais, parfois je suis si heureux...

A ce moment on entend une sourde galopade, au dehors ; puis des huées qui se rapprochent vite.

DES VOIX

Hou !... Hou... Hou !...

Pascal et Magdeleine se séparent vivement.

MAGDELEINE (*blême*)

Ils reviennent !

LA VOIX DE CADOR (*toute proche*)

Je l'avais dit ?... je l'avais dit .. (*Il rit*) ah ! ah ! ah ! on va rire !

PASCAL (*crie*)

Les volets !

La porte s'ouvre et Cador se précipite dans la boutique où les projectiles le suivent.

Il pousse le verrou de la porte. Magdeleine et Pascal ferment les volets.

CADOR (*plié en deux contre la porte, rit*)

Ils sont dix, ou vingt, ou cinquante !... Je l'avais dit...

Toutes les vitres éclatent derrière les volets.

DES VOIX

Hou ! A mort !... A mort !...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

LA BOUTIQUE

La chambre est obscure. Toutes les fenêtres sont levées — devant la Place qu'on aperçoit tout entière.

Au dehors, les maisons sont décorées de lumignons de couleur. Des guirlandes de lampions courent sur toutes les façades.

C'est un soir de printemps.

Pascal est seul dans la boutique.

Au dehors des chants se rapprochent et s'éloignent tour à tour. C'est le carnaval, avec sa joie nerveuse et barbare.

UN CHANT

Les sabots blancs, claquez, claquez, les sabots blancs
Les beaux sabots de bois blanc, sur le pavé blanc!

Des sabots claquent au rythme de la danse.

DES VOIX

Au cheval marin! Hou!..... Au cheval marin.

Des grelots s'agitent, des tambours retentissent.

LE CHANT (*lointain*)

Tra-la-la-la ! Danse et vive le sabotier,
Sabotier du Quai tu feras ton métier !

Pascal regarde au dehors. Silence. Magdeleine descend de la chambre de l'étage. Il ne l'entend pas. Elle s'approche de lui et l'appelle doucement.

MAGDELEINE

Pascal.

PASCAL (*sursaute et se retourne, épouvanté*)

Hein ?..... Quoi ?..... Qu'y a-t-il ?

Il soupire.

Ah ! c'est toi.....

MAGDELEINE (*tristement*)

Pourquoi as-tu peur ?

Il ne répond pas. Silence.

PASCAL (*maladivement*)

Les arbres du Béguinage sont en fleurs ; l'odeur des feuilles fraîches a rempli la chambre..... Les gens danseront toute la nuit.

Il rit nerveusement.

Ils danseront, oui — ou bien ils iront dans la campagne, — les filles avec les garçons..... Ils se perdront, deux à deux, entre les branches !.... ah ! ah ! oui..... Et on entendra rire dans l'ombre et sous les étoiles.

Il se plaint.

Et moi, j'ai mal.....

MAGDELEINE (*tristement*)

Fermons la maison.

PASCAL (*brutalement*)

Non.

MAGDELEINE

Pourquoi ?

PASCAL (*frissonne*)

Ils y mettraient le feu..... Ils y mettraient le feu.....

Il pouffe.

Et puis, tu ne viendrais pas rire avec moi dans la campagne, n'est-ce pas ?. ... Alors.....

Il a l'air inquiet.

Tu ne sens pas l'odeur des feuilles fraîches dans la chambre ?

MAGDELEINE

Non.

PASCAL (*tourmenté*)

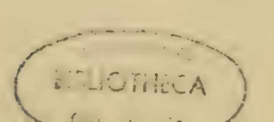
Non ? Cette nuit, j'ai rêvé que j'étais un arbre.

Il rit bizarrement.

Quelle folie !..... mes veines étaient des racines, mes bras étaient des branches, mes mains étaient des feuilles, — et le sang de la terre montait jusqu'à mon cœur..... Quelle folie !

Il redevient soucieux.

C'est l'odeur du printemps qui me poursuit. Il ne faut plus laisser les fenêtres ouvertes, la nuit. — Tu n'as jamais rêvé que tu étais un arbre, toi ?



MAGDELEINE (*souriante*)

Non.

PASCAL

Quelle folie !..... Les bêtes qui dorment dans les bois, doivent faire ces rêves-là. Tu ne crois pas ?

MAGDELEINE

Je ne sais pas.....

PASCAL (*rêveur*)

J'en suis sûr. Moi, je suis une bête.....

Il pouffe.

Une vieille bête !..... (*Puis.*) Quelle misère.....

Il s'arrête et tend l'oreille vers la chambre voisine.

Il parle bas.

Tu entends ?

MAGDELEINE

Non. Sois calme.

Silence. On chante au dehors.

DES VOIX (*lointaines*)

La source est pour le ruisseau,
Le ruisseau pour la rivière.

Silence.

PASCAL

Louison n'a rien dit ?

MAGDELEINE

Non.

PASCAL

Sœur Marie-Joseph n'a rien dit ?

MAGDELEINE

Non.

PASCAL

Le médecin.....

MAGDELEINE

Non, non, tiens-toi tranquille, Pascal, je t'en prie.

PASCAL (*s'approche d'elle et lui dit, d'une manière confidentielle*)

J'ai peur parce que je lutte. Je ne veux pas être vaincu, comprends-tu ?

Elle ne répond pas. Il lui hurle au visage.

Comprends-tu ! ! !

MAGDELEINE (*craintive*)

Oui.

PASCAL (*trop calme*)

Ne me regarde pas ainsi, je ne suis pas fou.

Il ricane.

Pour vous, c'est tout simple, vous avez renoncé, vous n'avez plus peur. Cador ne vient plus nous voir et vous ne criez pas. Vous parlez avec la même douceur et la même dissimulation.

(*Il s'assied près de l'établi grelottant.*)

Oh ! j'ai froid, j'ai froid !...

MAGDELEINE (*tout près de lui, le console*)

Tu es faible comme un enfant, Pascal. Tu es malade aussi...

PASCAL

Oui...

Il l'attire et la regarde longuement. Il parle avec une tristesse poignante, mi-pleurant, mi-souriant.

C'est à cause de tes yeux, si bleus, si bleus.

Il la serre contre lui et grelotte.

Louison va mourir.

MAGDELEINE (*défaillante*)

Tais-toi !...

PASCAL

Elle va mourir, sans avoir dit une parole contre nous. Ce matin, elle a voulu se lever, et elle est tombée, tombée... J'ai pris son visage entre mes mains, et alors, — alors, — j'ai été épouvanté. Son visage était si douloureux que j'ai cru qu'il allait rester imprimé sur ma chair, comme le visage de Jésus sur le linge de Sainte-Véronique.

Magdeleine (*terrifiée*)

Oh ! tais-toi ! tais-toi !...

Pascal (*désolé*)

Maintenant, je ne puis plus dormir, la nuit. Il n'y a plus de sécurité !... Si tu savais...

Derrière les fenêtres, il y a la rue déserte et derrière les portes il y a l'escalier obscur !... Mes terreurs se lèvent et vont coller leur front aux vitres blêmes ; ma peur se couche devant la porte, mes angoisses se glissent sous les meubles.

Il rit étrangement.

Oh ! oh ! quelle foule dans ma chambre !... C'est terrible et comique... Dès que je suis seul, il me semble que le silence sort par tous les trous comme une bande de rats...

Il se lève tout à coup.

Tu entends ?

Magdeleine

Non.

Pascal (*supplie comme un enfant*)

Va voir ?

Magdeleine (*serrée contre lui*)

Non, non !...

Pascal

Va voir ?

MAGDELEINE

Je t'en supplie ! Reste avec moi.

On entend une fanfare lointaine qui approche peu à peu.
Elle couvre presque leur voix.

PASCAL (*farouche*)

Va !... je le veux !...

MAGDELEINE

Non !

Mais il la pousse vers la chambre de Louison.

PASCAL

Va ! va ! va !

Des clameurs éclatent au dehors — on n'entend plus leur voix.
Magdeleine se débat jusqu'à la porte qu'il ouvre. Il la pousse, elle disparaît. Pascal demeure là, adossé.

DES VOIX

La cavalcade !... Hou ! Hou !... Le raconteur !... Dressez un tonneau !... La cavalcade !...

La fanfare est sur la place. Les cuivres sonnent, luisent. Une foule sauvage pousse des cris stridents. Le raconteur, porté en triomphe, fait de grands gestes au-dessus des têtes.

UN CHANT (*pour une ronde*)

Un par-ci par-là,
Les filles, les filles !
Un par-ci, par-là —
Qui vous aimera ?

Tumulte.

LA VOIX DES MARCHANDS

Poissons secs ! Serpentins ! Croustillons chauds ! — Oranges ! — Confettis ! Amandes ! — Martinets ! —

Le raconteur embouche son porte-voix.

LE RACONTEUR

Silence !... Silence !

Une lueur brutale danse sur tous les visages. Et tandis qu'on déploie au-dessus de l'estrade un immense parapluie rouge, le raconteur, hissé, déroule sa pancarte historiée.

DES VOIX

Hou ! Hou !... La cavalcade.

Le silence se fait. Un gendarme, entré à mi-corps dans un cheval de carton, caracole autour de la foule.

LE GENDARME

Circulez !...

Pascal va s'asseoir à la fenêtre. Il regarde. Le raconteur désigne sa pancarte où il suivra les figures avec une baguette, comme un maître d'école.

Ceci est la cavalcade, telle que je l'ai vue passer au bout du monde, où personne n'est allé avant moi. Ecoutez !

Il parle avec volubilité, sa voix dansant sur les mots.

Avec son tintamare
De bagares,
De fanfares,
Elle est passée, ainsi qu'il est écrit,
Pendant quatre jours et trois nuits !
Elle venait je ne sais d'où, mais je puis dire
Sans mentir
Que tous les hommes de la terre
Etaient derrière !

Rires.

Celui dont la barbe s'étend, au moins,
Jusqu'à plus loin...
N'a pas vingt ans ni cent ans
C'est le Temps !!
Il avait des bottes de mille lieues,
Et comme un chien qui tourne et tourne et mord sa queue
Je puis dire, moi qui l'ai vu
« Il n'était pas parti qu'il était revenu !

Applaudissements. Rires.

Voici la vie
Suivie
De la folie !
La vie avait une grappe de gens
Pendus à ses mamelles.
Et poussait, portait devant elle
Son ventre rempli d'enfants !
La folie
Avait pour ventre un tonneau,
Avait pour cœur un grelot,
Et sous sa mitre de carton
Avait pour tête une vessie
Toute remplie
De hannetons !

Rires.

Voici la mort! la mort
Qui s'en allait en voyage
Avec armes et bagages.....
Et passeport!
Elle avait un cercueil grand ouvert pour
Elle a mangé tous mes frères [manteau!
Et les digère
Dans son estomac de terre!

Rires.

Et derrière elle, aussitôt
Les dix-sept péchés capitaux!
La gourmandise,
L'entremise,
La couardise,
La paillardise,
La mignardise,
La balourdise,
La sottise,
La feintise,
L'emprise,
La cafardise,
La batardise,
La convoitise,.....

On n'entend plus le raconteur, dans le tumulte.

DES VOIX

Bravo! Bravo! Au cheval marin! non!...

LE GENDARME (*caracole*)

Circulez!

DES VOIX

Silence! Silence!...

LE RACONTEUR (*une fois le silence rétabli*)

Du mal, Seigneur, délivrez-nous.

Il se signe.

Primo : l'emprise est un loup,
Elle a deux yeux comme deux sous.
Et dix mains de dix doigts englués jusqu'au bout
Secondo : la feintise est un crapaud
Elle ne sort qu'au crépuscule.
Elle a du venin sous sa peau.
Et ses yeux sont comme deux bulles !
Tertio : la convoitise est un hibou
Qui dort le jour, avec sa tête dans les plumes
De son cou :
Mais le soir ses deux yeux s'allument !

Geste de bénédiction. Rires.

Le Seigneur soit avec vous !
Quarto : la sottise sait tout.
Voyez son crâne, il est comme un globe terrestre.
Sur son front l'index de sa dextre,
Et des breloques
Sur son plat ventre de phoque :
C'est la sottise de l'époque !

Cette fois la joie est à son comble. On emporte le raconteur.

DES VOIX

Au cabaret !... Au cheval marin ! Hou ! Circulez !...

UN CHANT

La source est pour le ruisseau,
La bergère
Pour le troupeau !...

La foule s'éloigne. Les bruits diminuent. Magdeleine rentre. Pascal rit encore.

PASCAL (*sans bouger*)

Elle n'a rien dit?

MAGDELEINE (*va s'asseoir à l'établi*)

Non... Il faut fermer la maison.

PASCAL (*brutalement*)

Non!...

MAGDELEINE

Il faut fermer la maison.

PASCAL

Non, non...

MAGDELEINE (*avec un entêtement doux*)

Il faut fermer... Il faut fermer la maison...

Pascal se dresse, court aux fenêtres qu'il ferme et revient vers Magdeleine, blême.

PASCAL

Elle va mourir?... Magdeleine, réponds-moi..... Elle va mourir..... Je ne te ferai pas de mal, réponds-moi.....

Magdeleine sanglote dans ses bras croisés sur la table. Pascal balance la tête. Il est calme encore...

Je le savais!... Je le savais.....

Il marche, s'arrête, tend le cou, comme un cerf qui brame.

Elle va mourir..... Je le savais.....

Il revient près de Magdeleine.

C'est ta faute! (*puis vivement*) Non, ce n'est pas ta faute!

Et tout à coup il lui parle avec un mépris violent.

Et toi, toi, toi, toi ici, toi, là, oui toi, toi, tu ne sais rien! Tu vas savoir!...

Il prend une boîte sous l'établi, il s'exalte, il rit d'une manière folle.

Ceci est une boîte, n'est-ce pas? — une boîte comme toutes les autres, ni plus ni moins..... C'est vrai, je ne mens pas, n'est-ce pas? Tu vas savoir.

Il se penche vers elle et lui confie :

Depuis des semaines le visage de Louison me poursuit!... Ah! toi, toi, peux-tu me croire, toi? J'ai pris du plaisir, — peux-tu me croire? — j'ai pris du plaisir à sculpter son agonie dans le bois!...

et farouche :

Regarde, regarde, mais regarde, toi!

Elle se lève épouvantée et recule jusqu'à l'escalier.

MAGDELEINE

Oh! Pascal.....

PASCAL *(éparpille les masques sur l'établi. Il rit méchamment.)*

C'est elle, il n'y a pas à dire non. C'est elle. Son visage de tristesse, son visage de silence!... C'est Louison, oui..... Son visage de doute, de soupçon; son visage de douleur..... C'est bien elle... Je ne mens pas...

A mesure qu'il parle une saine douleur l'envahit. Il tend un masque vers Magdeleine qui s'affale sur les premières marches de l'escalier, et qui pleure dans ses mains.

Son visage de crainte et de désespoir et d'agonie. C'est Louison, Louison.....

DES CHANTS (*éclatent au dehors*)

« Les sabots blancs claquez..... »

PASCAL (*se retourne, effrayé*)

Hein? qu'est-ce que c'est?

La porte s'ouvre. Une bande de masques fait irruption. Pascal jette vivement son manteau qui traînait sur l'établi.

DES VOIX

Des masques! Des masques!

Pascal s'avance vers la foule, empressé, perdu.

PASCAL

Oui, oui, attendez... Vous voulez des masques? Attendez, oui..., il en reste encore... Vous êtes bien bons... Vous ne serez pas volés.

UN CHANT

Tra, la, la, la, le sabotier est mon cousin.
Mon cousin, taillez-nous des sabots pour rien!

On entoure Pascal, on le suit à travers la boutique. Il va de droite à gauche, décrochant des masques.

PASCAL (*rit*)

Ne m'écrasez pas! Voyez : celui-ci, c'est « Jean qui passe ». Il met l'amour au cœur des vieilles filles! C'est une belle histoire.

Des Voix

Pour moi!... Pour moi!...

Pascal

Merci. Voilà l'homme au sable qui endort les enfants.

Des Voix

Ici, ici!

Pascal

Vous m'étouffez! Le soir il vient regarder par le trou des serrures.

Des Voix

Pour moi!

Pascal

Voici Brock, le pirate qui faisait couler les navires chargés d'or. C'était un rusé garçon, il a été pendu au haut du phare!

Des Voix

Ici, Brock!... pour moi!

Pascal

Merci! attendez!... c'est Amadeï, le beau chanteur.

Des Voix

A moi, à moi!

PASCAL

Emportez. Voici le maraudeur qui secoue le pommier sonore et qui fut pris !

DES VOIX

Ici, à moi !... Ici.

PASCAL

Voilà Croquemitaine...

Il s'arrête. La porte vient de s'ouvrir et sœur Marie-Joseph paraît. Pascal bouscule les gens qui l'entourent et court à elle. On le regarde avec étonnement.

Silence.

SŒUR MARIE-JOSEPH (*s'essuie les yeux*)

Ce n'est rien. Il faut me pardonner. Je viens ici... Je n'en puis plus. Si elle était comme les autres, j'aurais la force...

PASCAL (*impatient*)

Qu'y a-t-il ?

SŒUR MARIE-JOSEPH (*pleurniche*)

Elle rit, elle devient comme une petite fille... Elle demande une poupée... elle voit des moutons qui tournent... Je ne peux pas la consoler.

PASCAL

Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ?

Sœur Marie-Joseph

Il faut aller chercher un prêtre.

Pascal (*égaré*)

Oh! oui... oui...

Sœur Marie-Joseph (*radote*)

J'en ai vu qui se déchiraient avec leurs ongles et qui ne voulaient pas mourir. J'avais la force — mais ici... Il faut me pardonner...

Elle rentre dans la chambre.

Pascal (*piétine sur place*)

Oui, oui — ma tête ! — Je ne sais plus... Quelqu'un ira... Il faut un prêtre, c'est certain... Mais qu'est-ce que j'attends?...

(*A Magdeleine*) Pourquoi restes-tu là? Tu n'as pas entendu... Elle ne répondra pas! Elle est comme une aveugle...

Il ne peut avancer.

— Ma tête!

Il voit que tous ces gens le regardent.

Pourquoi n'allez-vous pas chercher un prêtre, vous?

Les gens rient.

Mais vous êtes fous?... Pourquoi riez-vous? Voilà qu'ils rient, maintenant! Malheur!...

Les rires augmentent.

Des Gens (*qui entrent*)

Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? Quoi? Quoi?

PASCAL (*tout à coup s'élance, bouscule les groupes*)

Laissez-moi passer ! Laissez-moi passer ! Ils sont fous ! Allez donc ! Laissez-moi passer !

Il sort.

Toute la foule le suit, sauf quelques masques.

UNE VOIX

Il a le feu au derrière !

UNE AUTRE VOIX

Alma Redemptoris Mater !

Rires bruyants.

DES VOIX

Bravo !... bravo !...

D'AUTRES VOIX

Hou !... Hou !...

Puis des rires fuient.

Oh ! il est tombé ! Venez voir ! Il est tombé !... Hou ! Hou !... Il se relève !...

Magdeleine n'a pas bougé.

Un des personnages resté en scène a soulevé le manteau qui recouvre les masques, sur l'établi. Il appelle ses compagnons.

PREMIER PERSONNAGE (*un bourreau rouge*)

Eh ! là... venez voir !...

Ils accourent.

Regardez ! des masques !

PLUSIEURS VOIX

Quelle horreur!... C'est laid!... Ce sont les femmes de Barbe-Bleue.

Rires.

PREMIER PERSONNAGE (*mystérieusement*)

Écoutez! (*Il titube.*) C'est la femme du sorcier.

UN AUTRE PERSONNAGE

Quel sorcier?

PREMIER PERSONNAGE

Lui, le sorcier d'ici.

Il se signe.

« Miserere ».

Et conclut :

Vermine!

UN AUTRE PERSONNAGE

C'est sa femme?

PREMIER PERSONNAGE

Oui, c'est sa femme..... Elle est là, dans cette chambre. Elle est là à mourir depuis deux mois.

Un autre

Menteur !

Premier Personnage

Menteur, moi ?

Tous

Oui.

Rires.

Premier Personnage

Bon ; je dis qu'il a mis de la mort dans sa soupe.

Un autre

Tu es saoûl.

Premier Personnage

Saoûl ? moi.....

Tous

Oui !

Rires.

Premier Personnage

Bon. Emportons les masques.

Des voix

Oui, oui ! Non ! Oui !.....

PREMIER PERSONNAGE

Il y a une bonne farce à faire..... Venez..... on verra si je suis saoûl..... Emportons les masques.....

Ils prennent les masques.

Bon.

Ils sont sortis, Magdeleine n'a pas bougé. L'homme s'arrête devant elle, poings aux hanches.

Il y a de l'argent sur la table.

Elle ne bouge pas.

Il y a de l'argent pour les femmes de Barbe-Bleue.

Silence.

Bon.

Ceux qui l'attendaient sur le seuil éclatent de rire. Il les rejoint. Ils sortent.

Bon, bon, bon, bon.....

Il referme doucement la porte.

Une bonne farce.....

Magdeleine est seule.

DES CHANTS (*lointains*)

Le chêne est pour le copeau,
La barque est pour la tempête,
Le chêne est pour le copeau,
Ma tête
Est pour le bourreau.

Magdeleine se dresse. Elle tend l'oreille vers la chambre voisine, prête à s'enfuir, semble-t-il.
Puis une lassitude affreuse la paralyse.
Elle sanglote éperdûment.

MAGDELEINE

Pardon..... Pardon..... Pardon.....

Long silence.

Magdeleine s'affaisse davantage.

La porte s'ouvre et Pascal paraît. On pourrait croire qu'il est ivre.

Il regarde Magdeleine d'un air indifférent. Puis il rentre, ferme la porte, marche dans la boutique, les mains aux poches. Il est d'un calme effrayant.

MAGDELEINE (*très bas*)

Pardon.....

Pascal la regarde, s'arrête, puis reprend sa marche tranquille.

MAGDELEINE

Pardon.....

PASCAL (*tendrement*)

Magdeleine?

MAGDELEINE (*balbutie*)

Ils sont partis..... Ils m'ont laissée toute seule.....

PASCAL (*d'un calme épouvantable*)

Le prêtre va venir.

Comme elle pleure toujours il vient près d'elle, lentement, à pas comptés. Il lui parle avec une grande bonté.

Mais non, mais non, Magdeleine, petite Magda..... Il ne faut renoncer, écoute-moi.... Les fils de la vie sont plus emmêlés que le lin de la fileuse endormie, ne te désole pas.....

Un jour la fileuse s'éveillera..... (*Il veut rire.*)

Tu sais?..... comme dans la légende.

Prends courage.

MAGDELEINE (*bas*)

Pardon.....

Il se redresse, il est blême. Il aspire l'air profondément comme pour écraser dans sa poitrine son cœur gonflé d'une colère implacable.

PASCAL (*dur*)

Tais-toi !

MAGDELEINE

Pardon.....

Pascal frissonne. On dirait qu'il a peur de lui-même.

PASCAL

Tais-toi ! Tais-toi !

MAGDELEINE (*hébétée*)

Pardon.....

Il la regarde fixement, le visage mauvais, la colère s'assemblant en lui. Puis il se penche vers elle jusqu'à lui parler à l'oreille et dit, lentement :

PASCAL

Tu me fais horreur, horreur, horreur et pitié ! Ha ! — Il n'y a plus d'orgueil, ni de courage, ni d'amour en toi. — Il n'y a plus rien que de la honte !

Il dit tout cela avec une intensité terrible, la tête haute, le visage gelé.

..... de la honte..... de la honte.....

MAGDELEINE (*sanglotante*)

Ils m'ont..... abandonnée.....

PASCAL (*bondit, tend le poing, hurle*)

Tu mens!..... Tu mens!..... Tu mens!..... Les mensonges sont plantés dans ta bouche comme tes dents!..... Tu mens!

(*Il s'apaise un peu*).

Si quelqu'un t'a abandonnée, c'est toi-même, tu n'as pas même mérité ta douleur ! que reste-t-il de nous maintenant ? Rien, rien, mais rien, je te dis ! notre vie est devenue exécrable !

Il rit, d'un rire furieux.

Ah ! ah ! j'en rirai toute ma vie !... on veut tout comprendre, maintenant... « Ceci est bien, ceci est mal » Amen, j'en rirai.

Son désespoir l'enivre comme un vin amer.

Vous avez laissé entrer la pitié dans votre cœur comme une vermine !... Mais un jour vous serez malheureuse, si malheureuse, — oh ! tellement ! — que vos larmes sauteront dans l'air comme des sauterelles !

Il rit encore de son rire mauvais.

Puis il vient près de Magdeleine. Il lui tend ses mains tremblantes. Sa voix s'adoucit.

Magdeleine, écoute-moi aujourd'hui, aujourd'hui n'est-ce pas ? écoute-moi bien... Je m'agenouille devant toi, comme devant une heure de ma vie que je regrette à en mourir...

Il se prend la tête à deux mains, gémit.

Quelle misère...

Il s'enfièvre.

Si nous demeurons une heure de plus dans cette maison, — je te le dis, il va se passer ici des choses, des choses — nous nous trouverons tellement méprisables que nous n'oserons plus nous regarder — jamais plus !

Il lui souffle avec une passion irrésistible.

Partons !... Partons !... Partons !...

MAGDELEINE (*a un grand cri de délivrance. Elle se dresse*)

Oui !

PASCAL (*secoué d'espoir*)

Ah ! c'est bien... Magdeleine... oui, c'est bien... Je t'aime ainsi !

MAGDELEINE

Partons !

PASCAL

Vite !... vite !... Allons... C'est bien... En avant... vite...

Magdeleine va jusqu'au milieu de la chambre, puis court vers l'escalier. Mais elle s'arrête, sans force, le front à la rampe.

MAGDELEINE

Pardon... Pardon...

Pascal a un cri de rage.

PASCAL

Ah ! il n'y a plus rien, plus rien à faire contre cela ! Tu ne sais que gémir et pleurer !...

Il divague, ricane.

N'en parlons plus. C'était un jeu, je t'assure un vrai jeu... Tu as eu peur ?

Il vient à elle et la pousse vers la chambre par les deux épaules, doucement. Elle ne se défend pas. Il lui parle avec douceur.

Va, Magdeleine, va... Tu ne diras pas non ; tu es une pauvre femme, n'est-ce pas ? — une femme dix fois malheureuse... Va... Tu portes ta vie comme un aveugle porte ses yeux... Va...

Elle disparaît. Il referme la porte. On entend un chant joyeux, au dehors.

UN CHANT

Pour un baiser de l'étrangère
J'avais donné deux bouquets de roseaux
Oh ! oh ! oh ! — Oh ! oh ! oh. —

Pascal écoute. Une joie grandissante l'envahit. Il court à la porte, l'ouvre. Cador entre. Il porte un costume de fou, vert et jaune.

CADOR

Salut !

PASCAL (*inondé de joie*)

Cador ! mon ami, c'est toi !... Je suis content de te voir !... Comme tu es beau...

CADOR

C'est moi, oui... Quelle belle fête dans la ville. Je reviens du lac. Il y a des barques pavoisées sur l'eau,— des feux verts, rouges, bleus, des feux jaunes ! (*Il rit.*) Il fait noir ici.

PASCAL

Comme tu es beau.

CADOR

Mon ami Capétius est revenu, depuis deux jours. Nous allons boire ensemble... Je viens acheter un masque.

PASCAL (*heureux*)

Oui, oui, attends... Choisis, emporte tout... Je te les donne, Cador... Je suis content de te voir .. veux-tu celui-ci ?

CADOR (*met le masque sur son visage*)

(*Il rit.*) Oui... C'est le tonnelier... oh ! oh ! — c'est lui.

PASCAL

Je t'ai attendu tous les jours, Cador... Et Magdeleine aussi t'attendait, et Louison...

CADOR

Je ne puis plus venir. La fille du forgeron a eu trois enfants le même jour ; trois diables l'un derrière l'autre. Je les fais danser...

PASCAL (*inquiet*)

Tu ne t'en vas pas, Cador ?

CADOR (*se dirige vers la porte*)

Il y en a un qui tette, oh ! D'abord ça n'allait pas ; la fille avait du chagrin et son lait faisait pleurer l'enfant...

PASCAL

Tu ne t'en vas pas ?

CADOR (*près de la porte*)

Celui qui tette, c'est Walter. Celui-là sera bon comme le lait de sa mère. (*Il rit.*)

DES VOIX (*au dehors*)

La cavalcade ! Hou !... Sur la place !... Le raconteur !...

CADOR (*regarde au dehors*)

Quelle belle fête dans la ville !

PASCAL (*tristement*)

Cador, ne me laisse pas seul ; ne m'abandonne pas !.. Je n'ai plus que toi, comprends-tu ?

CADOR (*sur le seuil*)

Capétius, mon ami, m'attend.

DES VOIX (*sur la place*)

Place! Place!... Le raconteur!... Roulez son tonneau! Ho! Ho!

PASCAL (*supplie presque*)

Oh! reste encore! Je suis si content... attends un peu...

Il le suit au dehors. On n'entend plus leurs voix. On voit seulement Pascal qui essaie de le retenir et s'éloigne peu à peu avec lui. Tumulte.

DES VOIX

Silence! Silence! Hou!... Circulez!... Confettis.....

LE RACONTEUR (*dans son porte-voix*)

Je continue! Silence!

Le silence s'établit.

Venaient alors les assassins
Qui portaient comme des saints.
Leur triste tête coupée
Entre leurs mains!
Les suicidés, avec des cordes, des épées
Et des couteaux.
Ils font claquer leurs sabots
Pour faire peur aux oiseaux.

Rires.

Voici les prostituées
Qui n'ont ni cœur, ni cerveau
Ni chair, ni sang, ni boyaux,
Mais une tête de poupée
Et des os dans un sac de peau.

Rires. Il crie dans son porte-voix.

Silence !

La porte de gauche s'ouvre et des hommes entrent dans la boutique. Un personnage déguisé en bourreau va rapidement fermer la porte.

PREMIER PERSONNAGE

Bon. C'est le moment.

Rires.

C'est une bonne farce. Le sorcier est sur la Place avec Cador. Dépêchez-vous, vous avez les draps?

UN AUTRE

Oui.

Ils s'affublent de grands draps.

PREMIER PERSONNAGE

Je resterai près de la porte.

UN AUTRE

Il a peur.

PREMIER PERSONNAGE

J'ai peur?

TOUS

Oui.

Rires.

PREMIER PERSONNAGE

Bon. Taisez-vous. Toi à droite, toi au milieu, — toi là, — toi ici, et moi près de la porte.

Ils se placent.

Dépêchez-vous. Tenez bien les masques. Je dirai la messe.

Rires.

Attention. Il arrive.

PASCAL (*reparaît devant la porte*)

Bon.

La porte s'ouvre.

DES VOIX (*au dehors*)

Silence.

Un moment le silence est partout.

PREMIER PERSONNAGE (*d'une voix sombre*)

« Sancte Sylvester ».

TOUS

« Ora pro nobis ».

PREMIER PERSONNAGE

« Sancte Gregori ».

TOUS

« Ora ».

Pascal aperçoit les spectres rangés.

Il a un haut-le-corps, puis il s'appuie contre la porte pour ne pas tomber. Il regarde, halluciné.

PREMIER PERSONNAGE

« Sancte Ambrosi ».

TOUS

Ora...

Rires. Pascal rit aussi. Il s'assied sur le seuil de la boutique, très calme.

PREMIER PERSONNAGE

Amen. — Venez!

Ils laissent tomber leur drap et s'enfuient en riant, par la porte de gauche.

Quelle farce!

LE RACONTEUR

Et maintenant, regardez bien!

Voici l'amour, l'amour, l'amour!
Avec sa cour
Et quatre fous qui font rouler quatre tambours!

Rires. Il crie dans son porte-voix.

Silence!

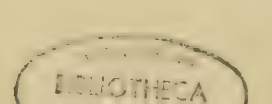
Le silence s'établit.
La porte de la chambre voisine s'ouvre.

MAGDELEINE (*paraît et disparaît*)

Pascal! morte, Pascal! morte!

PASCAL *(très calme)*

Tu dis ça, toi..... mais je sais bien qu'elle est partie danser... (Il rit.) Elle est partie avec Cador; je viens de la voir partir... Elle dansera toute la nuit..... Je l'ai vue, je te dis, moi..... Il ne faut pas rire...



Le Raconteur (*au dehors*)

L'amour est un roi fantasque.
Un perroquet sur son casque,
A la main son sabre nu !
Et pour n'être pas reconnu,
Sa tête de mort sous son masque !
« Ave César morituri... »
Ainsi qu'il est écrit !

La Foule (*en tumulte*)

Bravo ! Bravo ! Carnaval !

Fanfare

Pascal n'a pas bougé.

RIDEAU

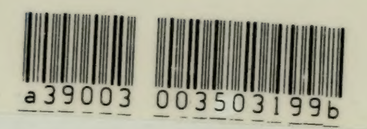
Bruxelles

L'Imprimerie (Anc^s^ Établ^ts^ Ve Monnom) Soc. An.

Rue de l'Industrie, 32

1918




a39003 003503199b

